

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N°

556

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jeanne HUET

née le 15 Octobre 1912, à Saint-Servan-sur-Mer (Ille-et-Vilaine)

Ancienne externe des hôpitaux de Rennes

Ancienne interne de l'hôpital de Melun

BROUSSAIS

Sa vie et son œuvre

(1772 - 1838)

Président : M. TANON, Professeur

Ed. H. MONMARCHÉ

103, Rue de Rennes, PARIS

1938

ANNÉE 1938

THÈSE

N°

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Jeanne HUET

née le 15 Octobre 1912, à Saint-Servan-sur-Mer (Ille-et-Vilaine)

Ancienne externe des hôpitaux de Rennes

Ancienne interne de l'hôpital de Melun

BROUSSAIS

Sa vie et son œuvre

(1772 - 1838)

Président : M. TANON, Professeur

Ed. H. MONMARCHE
103, Rue de Rennes, PARIS

1938

LE DOYEN TIFFENEAU.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	LEROUX.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	LOEPER.
Clinique médicale	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBE.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale ..	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNEO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GREGOIRE.
Clinique ophtalmologique	LENORMANT.
Clinique urologique	TERRIEN.
	MARION.
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	LEVY-SOLAL.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	MOCQUOT.
Clinique thérapeutique médicale	OMBREDANNE.
Clinique oto-rhino-laryngologique	RATHERY.
Clinique thérapeutique chirurgicale	LEMAITRE .
Clinique propédeutique	Pierre DUVAL.
Clinique de la Tuberculose	M. VILLARET.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	BEZANÇON.
Clinique cardiologie	MATHIEU.
Clinique d'Assistance Médico-sociale	LAUBRY.
	CROUZON.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

AMELINE Pathologie chirurgicale.
 BARIETY Pathologie médicale.
 BENARD (Henri) .. Pathologie médicale.
 BERNARD (Et.) .. Pathologie médicale.
 BESANÇON (Just.).. Hydrologie.
 BOULIN Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHAL Pathologie médicale.
 CHEVALLIER Pathologie médicale.
 COSTES Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 FUNCK Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART
 D'ALLAINES ... Pathologie chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUEJOL Obstétrique.
 LAROCHE (Guy) .. Pathologie médicale.
 LAVIER Parasitologie.
 LELONG Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 Mlle J. LEVY Pharmacologie .
 LEVY-VALENSI ... Neurologie et Psychiatrie.
 MENEGAUX Pathologie chirurgicale
 MOLLARET Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET ... Pathologie chirurgicale
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 PETITDUTAILLIS . Pathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SANNIE Chimie biologique.
 SENEQUE Pathologie chirurgicale
 TROISIER Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE

pour le service des examens

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT . Physiologie.
 GUENIOT Obstétrique.
 HEITZ-BOYER ... Pathologie chirurgicale.

MM.

LARDENNOIS Pathologie chirurgicale.
 LE LORIER Obstétrique.
 SCHWARTZ Pathologie chirurgicale.
 VAUDESCAL Obstétrique.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

MM.		MM.	
ALAJOUANINE . . .	} Clinique médicale.	BASSET	} Clinique chirurgicale
AUBERTIN		BROCQ	
BRULE		CADENAT	
CHABROL		GATELLIER	
DONZELOT		MOURE	
DUVOIR		QUENU	
LIAN		VELTER	
PASTEUR-VALLERY -RADOT			
SEZARY			

MM.

ECALLE	} Clinique obstétricale.
METZGER	

V. — CHARGES DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLE	Puériculture.

Par délibération en date du 9 Décembre 1798 l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA GRAND' MÈRE,

A MON PÈRE, A MA MÈRE,

A MON FIANCÉ,

A MES SŒURS et A MON FRÈRE,

A TOUS LES MIENS,

A MES AMIS,

A M. le Professeur TANON

Professeur d'hygiène à la Faculté de Médecine

qui nous a fait le grand honneur
de présider cette thèse.

Hommage respectueux

A M. le docteur Robert CORNILLEAU

qui nous a inspiré l'idée de cette
thèse.

Hommage reconnaissant

INTRODUCTION

Avant de commencer notre travail, c'est pour nous un devoir agréable à remplir que d'exprimer notre reconnaissance à tous ceux qui dans le cours de nos études médicales ne nous ont ménagé ni leur enseignement, ni leurs conseils. Que nos maîtres de l'Ecole de Rennes qui nous ont initiée à l'art médical reçoivent tous ici l'expression de notre profonde gratitude.

Nous remercions particulièrement le professeur LE MONIET dont nous nous rappelons toujours les leçons cliniques très précises et la grande habileté opératoire. Dans son service M. le professeur LE GAL LA SALLE nous prodigua toujours avec l'amabilité qui lui est coutumière, le secours de sa science éclairée.

M. le professeur LE DAMANY, pour son enseignement si solide et si sûr et pour l'accueil privilégié qu'il nous a fait comme externe dans son service. Ses chefs de cliniques M. le docteur LEROY et M. le docteur BARRE. A celui-ci nous adressons notre vive gratitude pour les leçons de phtisiologie qu'il nous a largement données.

M. le professeur CHEVREL dont nous avons été également l'externe. Il nous a appris la douceur et la bonté qui doivent accompagner la science dans le traitement des maladies infantiles.

M. le professeur HARDOUIN qui nous a enseigné l'art des accouchements. Il nous a toujours accueillie dans

son service de la Maternité avec une extrême amabilité. Nous lui en gardons une grande reconnaissance.

A Melun, durant notre internat, M. le docteur PICHON chirurgien-chef de l'hôpital, nous a toujours accordé une confiance et une amitié qui nous ont remplies d'une profonde gratitude. Pour ceci et pour son enseignement si compétent nous lui adressons nos plus sincères remerciements.

Nous adressons l'expression de notre reconnaissance à M. le docteur POITRINAL, chirurgien du service des hommes dont la bonté et l'amabilité ne se sont jamais démenties.

Nous ne voudrions pas oublier M. le docteur MALVY, médecin-chef de l'hôpital que la mort a brutalement arraché à sa tâche, l'an dernier.

Nous remercions également M. le docteur LAQUERRIERE qui l'a remplacé. Nous regrettons de l'avoir peu connu mais nous avons su apprécier ses belles qualités de clinicien.

Nous voulons remercier aussi tous ceux qui nous ont apporté leur aide ou leurs conseils.

A Saint-Malo, M. BONNAFOUS, archiviste de la ville et M. SOUQUES, le bibliothécaire de la société archéologique nous ont fait bénéficier de leurs patientes recherches sans jamais marquer le moindre ennui dans les dérangements nombreux dont notre travail fut

l'occasion. De cette amabilité constante nous leur restons reconnaissante.

Il nous est encore agréable de nommer M. le docteur GENTY, bibliothécaire de l'Académie de Médecine et M. le docteur LARCHER, président des médecins de Bretagne à Paris et de rappeler leur sympathie pour ce pays des bords de la Rance qui est le nôtre et qui a marqué si profondément le médecin illustre dont nous avons essayé de retracer la vie.

PREMIÈRE PARTIE

SA VIE

« Je ne suis point possédé de la chimère de l'Immortalité. Je désire rendre des services à l'humanité, autant que mes moyens m'en donnent la faculté, et ne suis nullement affligé par l'idée que d'autres en rendront de plus considérables et m'obscurciront avant ou après ma mort ».

(Examen des Doctrines médicales
Préface de la 1^{re} édition)

François-Joseph Victor Broussais naquit à Saint-Malo le 17 décembre 1772 dans la rue appelée alors *entre deux Marchés* et qui porte actuellement son nom. La ville de St-Malo conserve dans ses archives son extrait de baptême « François-Joseph Victor Broussais fils de « Jacques François Broussais et de Renée Françoise « Desvergers son épouse, né le 17 décembre 1772, a « été baptisé par moy subcuré soussigné le 18 du dit « mois. A été parrain François saunier et marraine « Victoire L'Hotellier, D^{elle} Desvergers qui ont signé, « le père absent ; suivent les signatures : François « Broussais, Victoire L'Hotellier, Marie Drien, Guil- « lemaut subcuré ». Monsieur Broussais, le père, chirurgien-major sur les vaisseaux marchands, était alors en voyage à Lisbonne.

M. le docteur Busquet cite une lettre écrite par Mme Broussais à son mari le 10 janvier 1773 et parue dans la « *France Médicale* » de 1907, où elle narre les difficultés de la naissance de François. Mariée depuis 3 ans

seulement, Mme Broussais avait alors 38 ans et François sera le seul enfant de cette union tardive.

Mme Broussais était venue habiter chez sa mère, Mme Desvergers, en attendant la naissance de son enfant. M. Souques a retrouvé dans un rôle de la capitulation de la ville de St-Malo, l'emplacement de la maison de Mme Desvergers ; elle occupe le coin de la Place du Marché aux légumes et de la rue Broussais et est encore, à l'heure actuelle la seule maison à 5 étages de la rue.

Madame Desvergers était originaire de St-Malo ; elle avait épousé un apothicaire rennais qui s'était retiré à St-Malo où il était mort le 28 octobre 1768.

L'acte de mariage de M. et Mme Broussais daté du 5 avril 1769 nous apprend que le grand' père paternel de François était notaire royal à Dinan et qu'un oncle était procureur également à Dinan.

A son retour, M. Broussais s'installe avec sa femme et son enfant à Pleurtuit, petite ville située sur la rive gauche de la Rance, « de l'autre bord de l'eau » et qui était alors, Dinard n'existant pas, d'une assez grosse importance. Il y exerçait les fonctions de médecin et de pharmacien. Et c'est à Pleurtuit que Broussais passa son enfance. Mme Desvergers ne tarda pas à venir se fixer chez sa fille pour fuir les ennuis que lui occasionnait son fils paresseux et brutal.

Il est probable bien qu'on n'en trouve pas la preuve, qu'il allait en même temps à l'école du village ; heu-

reuse époque, où les écoliers après les heures d'attention exigées par le « maître d'école », ne rapportaient pas à la maison, cet attirail de livres et de cahiers pour devoirs et leçons qui pèse si lourdement sur les enfances d'aujourd'hui. Celle de Broussais s'épanouit au grand air.

Il ne se contentait pas des grandes randonnées dans la campagne avec ses camarades, il faisait en outre, le soir, la distribution des médicaments prescrits par son père dans la journée. On lui confiait alors le cheval et on l'envoyait, par toutes les saisons et tous les temps dans des villages et des hameaux souvent éloignés et pas toujours faciles à trouver ; mais le cheval avait l'habitude !.....

François aimait beaucoup ses parents. Son père prit sur lui un grand ascendant ; il était grave et d'une grande fermeté, qui n'excluait pourtant pas l'affection. Sa mère était toute vive, animée, spirituelle, mais douce, bonne et si tendrement émotive. Près d'eux se trouvait sa grand' mère maternelle, qu'il défendit vigoureusement, alors qu'il était encore très jeune, contre une attaque de son fils qui voulait la ramener de force à St-Malo. Sa tante religieuse vient de temps à autre dans la maison de Pleurtuit et Broussais se rappellera ses chansons jusqu'à ses derniers jours .

Comme cela se voit encore souvent dans la région on envoya François apprendre les éléments du latin chez son grand' oncle l'abbé Nogues, recteur de Quévert.

C'est dans l'atmosphère familiale de la cure de Quévert que François passera les années précédant son départ pour le collège.

A 12 ans il va falloir quitter toutes ces affections, cette vie libre, agréable et gaie, et entrer comme interne à Dinan au Collège des Cordeliers. Une sœur de son père mariée à Dominique Hécant, sieur de la Bailloche, habitait Dinan et on a quelques raisons de supposer qu'elle servait de correspondante à François.

Chateaubriand était aussi aux Cordeliers « M. Broussais, mon compatriote étudiait avec moi à Dinan ; « on menait les écoliers baigner tous les jeudis, comme « les clercs sous le Pape Adrien I^{er}, ou tous les dimanches comme les prisonniers sous l'Empereur Honorius. Une fois, je pensai me noyer ; une autre fois « M. Broussais fut mordu par d'ingrates sangsues, imprévoyantes de l'avenir ». (Chateaubriand, Mémoires « d'outre-tombe).

A Dinan, Broussais apprit surtout du latin. Il conserva toute sa vie un goût fervent pour les auteurs classiques. Bon élève, intelligent, doué d'une excellente mémoire, mais aussi entêté, frondeur, batailleur. On le voit soutenant devant l'abbé Terrail son interprétation d'un texte de Virgile, certain d'avance de la grave punition qu'il encourait.

Son sentiment très grand de justice était souvent occasion de discussion avec ses maîtres et de bataille

avec ses condisciples. Il se battait même pour le compte d'autrui.

La conséquence c'étaient des arrêts fréquents et quelquefois prolongés que l'écolier, grand dormeur, utilisait pour compenser le lever matinal du Collège. Il s'allongeait et attendait sa délivrance en une sorte de léthargie.

Il est en philosophie quand on déclara la Patrie en danger. Il s'engage aussitôt et on l'enrôle dans la compagnie franche de Dinan, qui va faire la guerre de Vendée. Il y gagne des galons de sergent et pensait bien, avoir trouvé là, la carrière de son avenir, répondant à son caractère de malouin dévoué à l'aventure. Une dysenterie grave, contractée en ventôse an II, contraria ses projets. Il dut rentrer chez ses parents pour se soigner.

Ceux-ci, justement émus de l'avoir su exposé aux dangers d'une campagne, dont plusieurs de ses camarades n'étaient pas revenus, le décidèrent à rentrer à l'hospice maritime de Port-Malo, comme officier de santé. A cette époque, en effet, il y avait à l'Hôtel-Dieu de St-Malo, une Ecole de Médecine, destinée à augmenter le nombre et la valeur des chirurgiens-navigants, comme devait en avoir 1 ou 2, chaque navire marchand.

Presque tous les médecins malouins de ce temps commençaient leur carrière, à la mer, après un apprentissage régulier, quitte à abandonner la navigation pour préparer leur examen de maîtrise.

De Montègre dit à ce sujet que non seulement l'atavisme mais une sorte de vocation secrète, indice de son génie, décidèrent Broussais.

Il passera ensuite à l'Hôpital maritime de Brest d'où le 3 fructidor an III il fut détaché à l'hospice de Pontanézen.

Dans une lettre à son père, il dit qu'il continue les études médicales et surtout l'anatomie. L'hospice ayant été fermé le 19 frimaire, il retourne à Brest où il est reçu officier de santé.

Il s'embarque alors sur un bateau marchand s'il était
« alors un triste et ingrat métier c'est bien celui de
« chirurgien à bord d'un bateau marchand. Armateurs
« et capitaines sont unanimes à reconnaître dans leur
« sagesse ,la complète inutilité du chirurgien que leur
« imposent les règlements. C'est, suivant eux, une vé-
« ritable sinécure, un rentier qu'ils ont à nourrir et à
« payer et c'est à qui le lui fera sentir ».

Il était même bon pour être supporté d'occuper ses larges loisirs en aidant les matelots à trancher la morue et charger les voiles. Il n'y a pas d'existence plus durement achetée ; aussi est-il rare de voir un chirurgien s'embarquer deux fois. Broussais en fit la triste expérience.

Mais il ne tarda pas, grâce à ses connaissances, à se faire recevoir chirurgien de 2^e classe et à être embarqué sur la Frégate la « Renommée ».

Il ne fit pas avec elle le voyage prévu à St-Domingue,

car il était encore en rade de Brest, quand il reçut du maire de St-Malo un court billet qui commençait par ces mots à la manière romaine de ce temps-là : « Frémis en recevant cette lettre... ». Il lui annonçait la mort de ses parents. Ceux-ci avaient été, depuis le début de la Révolution, mêlés à la vie de la nouvelle municipalité de Pleurtuit. Mme Broussais avait le 3 juillet 1791 fait un discours avant de prêter le serment civique demandé. Elle avait entraîné 400 citoyennes à l'imiter. M. Broussais avait été élu officier municipal le 20 novembre de la même année. Dix jours plus tard on décida de déposer chez lui les munitions achetées par la municipalité. En même temps on le nommait membre du tribunal de Police municipale. La nuit de Noël 1795, tous deux furent égorgés par une bande de fanatiques royalistes.

Ils avaient dit-on été trahis par une domestique. Le cœur de Broussais, filial et patriote en ressentit une atteinte que rien ne put détruire. « De ce jour-là, dit « Mignet, la cause de la Révolution, à laquelle on venait « d'immoler ses parents, qui était déjà celle de ses « convictions devint alors celle de son ressentiment « filial ». Il lui demeura fidèle toute sa vie.

C'est aussi en en cette année 1795 que Broussais se maria avec Jeanne Froussart, dont le frère était apothicaire à St-Servan. C'est ce Casimir Froussart qui aidera la famille, quand Broussais jugera bon d'aller à Paris continuer ses études médicales. A cause de lui aussi que ce nom de Casimir sera celui de presque tous les fils de Broussais (3 sur 4).

En attendant un nouvel embarquement il est chargé d'un important service à l'hôpital maritime de Brest ; puis il part sur la corvette « L'hirondelle ». Il navigue ensuite comme chirurgien-major à bord du corsaire « *Le Bougainville* » monté par 71 hommes.

La vie est rude avec ces hommes de fer, mais ceux-ci sentent l'utilité d'avoir un chirurgien instruit et s'inclinent devant son savoir. Le destin des batailles peut à chaque instant, les mettre à sa merci. Il aura sa part de gloire et même sa part de prise. C'est ainsi qu'après une croisière de trois mois il toucha 7.450 livres.

Il achète à Saint-Servan une très modeste propriété ; mais par suite d'une convention qu'il avait dû faire pour la coupe des bois qui se trouvaient sur sa terre, il fut obligé d'abandonner son bien à des créanciers plus adroits que lui. Jamais il ne put renouveler cet essai de propriété.

Sur le corsaire il avait attrapé un panaris de l'index droit. Un de ses amis, chirurgien, voulut lui couper le doigt. Broussais refusa, mais il fallut onze mois de souffrances pour guérir. Le doigt resta déformé et la main perdit une partie de sa souplesse native.

Pendant ce temps il exerce la médecine à l'Hôtel-Dieu de St-Malo, où l'on soignait beaucoup de scorbuts et de typhus. Il retrouva là, comme aumônier, un de ses anciens professeurs de Dinan, M. l'abbé Manet qui avait joué un rôle important dans le Port-Malo de la Révolution. Mais il eut des difficultés avec ses collègues.

Elles le décidèrent à partir à Paris. Il allait enfin pouvoir réaliser sa vieille ambition de parfaire ses études médicales, puisque à ce moment il en avait le moyen.

On était au début de 1799. Il loge chez M. Delaunay, 87, rue de Cluny, au petit hôtel garni de la Providence. Jamais l'attachement de la famille Delaunay ne s'est démenti et c'est chez le fils Delaunay, à Vitry, que Broussais s'en alla mourir. Sa femme venait rarement à Paris. Malgré tout, il fit des dettes, qu'il ne put rembourser à M. Delaunay que 10 ans après.

Pendant son séjour à la rue de Cluny il vaccina les six enfants de M. Delaunay. La vaccine n'était pas encore admise par tous et il a été un des premiers à en comprendre les bienfaits.

L'Ecole de santé comptait alors Chaussier, qui professait la physiologie, Hallé en hygiène, Sabatier en médecine opératoire, Boyer en chirurgie et Corvisart en clinique interne.

C'était le moment où les astronomes allaient mesurer sur le globe le quart de son méridien, les chimistes étudiaient la composition de l'air et la chimie forte de ses récents progrès et de sa nouvelle nomenclature venait au premier plan des sciences exactes ; les naturalistes vont explorer des contrées jusque là inaccessibles.

En médecine, Pinel et Bichat s'efforcent de prendre une grande part à ce grand mouvement. Bichat avait commencé son cours de physiologie en 1797. En 1800

sa réputation était faite. Il avait publié son « *Traité des membranes* ». En 1801 paraît l' « *Anatomie générale appliquée à la Physiologie et la Médecine* » son plus beau titre de gloire, et il jetait les bases de son « *Anatomie descriptive* » qu'il mourut avant de terminer.

C'est l'année où Broussais débarquait à Paris que Ph. Pinel jetait les fondements de sa doctrine : en 1798 parut sa « *Nosographie philosophique* » qui rallia le monde médical presque entier.

Les esprits se préoccupaient alors beaucoup moins de contrôler et de rectifier les faits admis, et d'ajouter à leur nombre que de rassembler les collections de symptômes pour les arranger dans les cadres d'une classification semblable à celles qu'on venait de faire pour les sciences physiques et naturelles. La « *Nosographie philosophique* » classait les maladies, et la doctrine de l'essentialité des fièvres, résumant tous les progrès antérieurs de la science, semblait en être le dernier mot, 15 ans durant, le pinélisme régna sans partage.

Un troisième esprit eut encore une grosse influence sur Broussais. C'est Cabanis dont « *le Rapports du physique et du moral* » parut en 1802.

« Ainsi la pathologie, la physiologie, la psychologie médicale venaient de recevoir des mains les plus habiles une forme dont elles devaient conserver l'empreinte ». (de Montègre)

C'est dans cette atmosphère que Broussais va étudier

à la Faculté de Médecine .Il en suit assidûment les cours : celui de Chaussier surtout. On ne sait quels ont été à cette époque les rapports de Chaussier et de Broussais, ils ont dû être profonds. Plus tard Chaussier sera l'un des promoteurs les plus ardents et les plus sincères de la « Médecine physiologique » le patriarche de la Médecine physiologique, dira Broussais.

En même temps il suit les cours libres faits par un certain nombre de jeunes médecins, dont Bichat, avec qui il restera lié jusqu'à sa mort en 1802. Il est l'élève assidu de Pinel. Il a même été un pinéliste convaincu, puisque la thèse qui couronna pour lui, quatre années d'études médicales sérieuses, portait comme titre « *La fièvre hectique considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes, sans vice organique* ». A la classification de Pinel, il ajoutait un nouveau genre de maladie, une septième classe de fièvres essentielles. Il soutint cette thèse le 26 novembre 1803. Il avait alors 31 ans et venait d'avoir son sixième enfant, dont quatre seulement vivaient encore.

En possession de son nouveau titre, Broussais s'installe avec toute sa famille, rue du Bouloy. En dépit de son mérite personnel et de ses réelles connaissances médicales la clientèle ne vint pas. De ce qui a été cause de beaucoup de préoccupations et soucis pour Broussais, peut-être devons-nous nous réjouir. On ne se fait pas une gloire dans une clientèle de quartier. C'est au sein des hôpitaux que surgissent les grands médecins. Il leur faut l'indépendance que leur assure cette position, la riche moisson de faits qu'on y recueille et jusqu'à l'atmosphère qu'on y respire.

Après deux années pénibles d'installation à Paris, Desgenettes lui offre une place dans l'armée. Il accepte avec joie, est nommé aide-major, et à ce titre, désigné comme médecin de l'Armée des Côtes de l'Océan, il est envoyé au camp d'Utrecht.

C'est là qu'il eut une fièvre ataxo-adynamique avec soif, nausées, vomissements et plus tard diarrhée. On voulut lui appliquer les usuels purgatifs et sudorifiques. Il refusa, buvant seulement, selon son besoin de l'eau acidulée. Un jour obligé de se lever par un froid rigoureux, il sentit se calmer l'ardeur qui le dévorait. Quelques jours plus tard, il était complètement rétabli.

De ce fait devait naître son traitement des typhus par refroidissement.

Il parcourt ensuite une partie de la Belgique et de la Hollande, part de Boulogne avec la Grande Armée qui détruisait la grande coalition. Il est à Austerlitz le 2 décembre.

Après l'Autriche, c'est l'Italie, un assez long séjour dans le Frioul où il est chargé de la direction des hôpitaux d'Udine.

Broussais avait reçu ce degré d'éducation littéraire qui assouplit les mœurs et le caractère, mais, jeté dans le tumulte des camps, il reprit sa rudesse natale et les qualités qui étaient plus celles de son tempérament que de son esprit.

De tout temps, la guerre a été l'école des grands chirurgiens, Broussais va montrer qu'elle peut également former de grands médecins.

C'est que la bataille et les Armées entraînent à leur suite toutes les misères humaines et que les misères engendrent toutes les maladies. On y trouve « toutes les constitutions atmosphériques et médicales ». Dans la marche des armées, l'évacuation des hôpitaux, les villes assiégées, dans les excès et les privations, le soldat passe en un jour de l'abondance à la disette, de la pénurie et de la misère à toutes les jouissances de la vie.

L'aide-major Broussais s'est toujours appliqué à l'observation du malade. Il a noté rigoureusement et systématiquement les caractéristiques des maladies. A Udine, il est frappé du nombre de jeunes malades qui lui arrivent pâles, silencieux, amaigris, perdant chaque jour leurs forces et s'avancant avec résignation vers le tombeau. Chez certains il retrouve la fièvre hectique, chez d'autres il n'y a pas de mouvement fébrile appréciable. Il examine, compare, fait des autopsies sans nombre et

constate l'existence fréquente de phlegmasies chroniques.

Ainsi il jetait les bases de la médecine physiologique dont il fut l'un des fondateurs. Il renouait la chaîne de Morgagni dont on avait abandonné ou perdu la trace.

Dès cette époque, ses observations modifient les idées de Broussais sur les théories de Pinel, concernant l'essentialité des fièvres. « Je suis parti, disait-il souvent, « résolu à défendre sur les traces de Pinel, l'essentialité des fièvres. Rien, à ce qu'il me semblait, ne pouvait ébranler ma croyance. Je suis revenu avec des « armes pour la renverser, quelque forte qu'elle fût « et pour détruire toute la doctrine de mon maître ». Il va donc lutter contre les doctrines régnantes, et, phénomène bien humain, les remplacer par une autre doctrine, la sienne.

Il déclare qu'il faut observer avec précision et minutie, rapprocher les faits avec habileté et conclure avec justesse « Il n'y a que deux bonnes choses en médecine : « constater les faits, et raisonner juste sur eux ». Que n'a-t-il ajouté, se défier des systèmes !

En 1808 il revient à Paris, en congé de maladie. Par l'entremise de Desgenettes, il obtint une prolongation de congé, qu'il mit à profit pour rassembler toutes ses observations en un livre intitulé « *Histoire des phlegmasies chroniques* ». Il était alors peu connu, et ce lui fut une chance de trouver un éditeur voulant bien acheter le tout pour huit cents francs. Les doctrines

nouvelles paraissaient pour la première fois, incomplètes, mais annonçant déjà la révolution.

Cette première édition fut peu remarquée. Pinel et Chaussier, cependant, en comprirent l'importance. Le premier eut la loyauté et la candeur de manifester son impression. Pour Chaussier une certaine communauté d'intelligence et même de génie l'éclaira. Il comprit ce que valait son élève et fut un défenseur inébranlable.

A ce moment-là Broussais était d'autant plus éminent d'autant plus vrai que l'esprit de système n'obcurcissait pas ses belles qualités. Pour lui, toute affection chronique à son point de départ dans une inflammation non soignée quand elle était aiguë. Il prouva que les maladies, expliquées naguère par les saburres ou l'asthénie de l'estomac ne sont que des formes plus ou moins légères de la gastrite. Il étudie les pleurésies chroniques et en donne des aperçus nouveaux. Il recommande dans les fièvres intermittentes de ménager la muqueuse gastrique « C'est par l'inflammation, et par
« une inflammation qui détruit avec plus ou moins de
« promptitude un ou plusieurs viscères essentiels à la
« vie, que le plus grand nombre des hommes périssent ».

Il y a dans les « phlegmasies chroniques » quelques erreurs, quelques imperfections. Les observations sont incomplètes. Le mérite de l'ouvrage a été, non pas de marquer le début d'une guerre contre l'essentialité des fièvres, mais tout simplement de ramener les médecins à l'observation des organes et à la thérapeutique.

Broussais lui-même s'y est trompé. Il croyait avoir attaché sa gloire à une nouvelle doctrine et il n'en était rien. Cette doctrine est tombée et sa gloire demeure. Il a rendu un bien plus grand service. Il est venu dire aux médecins : Si vous voulez faire avancer la science, interrogez les cadavres, voyez quel est, après la mort, l'état des organes ,et vous saurez ainsi ce qu'on doit faire pendant la vie.

Quelques mois après la publication de ce premier volume le médecin-principal Broussais est nommé directeur du service de santé au 2^e corps d'armée en Espagne. Il se mit en route le 7 octobre 1808, à pied dit-on. Six ans durant, il parcourut la péninsule en tous sens, prenant sa part des misères et des épreuves de l'armée.

Il s'était fait deux lois en entrant au service : 1^o ne jamais rien demander, 2^o ne jamais refuser, quel qu'il fût, le service pour lequel il avait été désigné. La fermeté inébranlable de son âme et sa vigueur athlétique lui permirent de les suivre jusqu'au bout.

En 1812 il est décoré de l'ordre éphémère de la Réunion. C'est en Espagne qu'il connut le général Foy et le maréchal Soult qui l'apprécièrent et l'estimèrent.

A Xérès, où il séjourna longtemps il rencontra, pour la première fois Fée, alors aide-pharmacien. Il se plaisait, rapporte Fée à établir devant moi et pour moi le diagnostic de ses malades ; son pronostic était presque toujours infaillible. Du plus loin qu'il les apercevait, il reconnaissait s'il y avait eu un changement dans leur

état, découvrant à des signes certains le moindre écart de régime, et les gourmandant du ton dont il se servit plus tard pour gourmander ses critiques.

Il ne craignait même pas de les épouvanter et leur présentait la mort comme certaine s'ils persistaient à ne pas suivre ses avis. Un officier qui occupait à l'hôpital de Xérès une petite chambre, au rez-de-chaussée était atteint d'entérite en voie de guérison. Il y eut plusieurs rechutes à la suite d'imprudences commises par le malade. Chaque fois Broussais entraînait en fureur. Un soir qu'il put constater un dernier écart de régime, il s'arrêta un instant sur le seuil de la porte, le visage enflammé de colère, et d'un bond, ayant atteint le lit de l'officier malade, il le regarda fixement, les bras croisés sur la poitrine criant de sa plus forte voix : « Vous le voulez malheureux, eh bien ! vous mourrez » et se tournant vers la visite « et nous le disséquons Messieurs ». Le malade frémit, balbutia quelques mots et promit la sagesse, malheureusement trop tard.

C'est pourtant le même Fée qui rapporte comment le général Montjardet avait évité une mort certaine en trompant son médecin. Il était guéri ; mais Broussais craignant les rechutes ne permit que des bouillons légers qui parurent insuffisants au général. Il réclama plusieurs fois et toujours inutilement. Une garde-malade sévère, choisie par le médecin, surveillait le patient qui ne pouvait exprimer le moindre désir sans le voir aussitôt repoussé.

Le général devint furieux et résolut d'en finir avec la vie s'il le fallait plutôt que de mourir de faim. Il se lève, après avoir éloigné la garde-malade, cherche partout, ne trouve rien, et allait se jeter désespéré sur son lit, quand il avisa près de la porte la pâtée du chat, sans examen ni hésitation il l'engloutit et se recouche attendant une rechute mortelle.

Au contraire il s'endort et se réveille réconforté. Broussais le trouve mieux et permet un peu de vermicelle. Ce n'est pas à si peu que se bornera le général. Il raconte à la garde-malade ce qu'il a fait, parle d'une voix plus ferme, ordonne et intimide. A partir de ce moment il y eut deux choses dans le régime : la fiction et la réalité. Le médecin prescrivait le bouillon, le malade, la côtelette. Le rétablissement devint rapide et Broussais ne connut jamais cette escapade de convalescent.

En Espagne Broussais autopsiait tous les malades qu'il perdait, examinant soigneusement les grandes cavités, les viscères abdominaux. Lui-même faisait les autopsies avec de grossiers instruments. L'empressement, presque l'avidité « avec laquelle il cherchait à lire dans ces débris humains la confirmation de son diagnostic donnait à sa figure une expression indéfinissable qu'on aurait pu prendre pour de la cruauté et qui n'était autre que le génie de l'observation éclairant une belle physionomie ».

Nous devons à Foa un portrait de Broussais à cette époque : « Il était d'une taille un peu au-dessus de la

« moyenne. Sa tête avait une beauté peu commune.
« Quand il s'animait, ses yeux lançaient des éclairs et
« sa physionomie habituellement calme pouvait, dans
« certains moments, devenir imposante et presque
« terrible. La bouche s'ouvrait dédaigneuse lorsqu'il
« parlait d'adversaires indignes de lui, mais elle était
« charmante s'il s'adressait à des amis. Cette mobilité
« d'expression se retrouvait dans sa voix, éclatante
« comme la tempête, s'il cédait à l'emportement, puis
« douce et caressante s'il fallait persuader. Il employait
« avec succès l'ironie et le trait acéré de l'épigramme,
« perçait à jour ses adversaires lorsqu'il daignait le
« leur lancer ».

Pendant tout le temps qu'il passa à l'armée, il ne publia qu'une « *lettre sur le service de santé intérieur des corps d'armée* » et deux mémoires. Ces deux mémoires appartenaient à l'Ecole de Bichat pour les explications physiologiques mais les conclusions médicales étaient neuves. Elles décelaient le grand observateur.

Dans le premier, sur *la circulation capillaire*, il exposait le rôle des capillaires, immense et indépendant. Ils forment un système qui a une force et une action propres, qui ne relève pas de celle du cœur, mais l'aide et la complète. Le foie et la rate sont des diverticulum du sang. Cette théorie est à la base de la théorie de l'inflammation.

« Jamais, dit Montègre, manière d'énoncer les choses ne fut plus claire, ni plus formelle ; jamais les faits ne

furent plus nettement posés, jamais les conséquences plus rigoureusement tirées ».

Le mémoire *« sur les particularités de la circulation après la naissance »* complète le premier.

Il est quelque temps médecin à l'hôpital de Pau, pendant la Retraite, puis Desgenettes le fait nommer deuxième professeur au Val-de-Grâce, qu'un décret impérial venait de rétablir comme hôpital d'instruction. Il fut aussi vers cette époque décoré de l'ordre de la Légion d'Honneur. C'est au Val-de-Grâce qu'il commença à élever la voix. La révolution est prête dans sa pensée. Il ne reste qu'à la mettre au jour.

Il faisait une clinique ouverte à tout le monde. L'affluence fut prodigieuse. Comme on en a fait la remarque, l'Ecole de Médecine était alors véritablement au Val-de-Grâce.

Les professeurs délaissés étaient atteints dans leur vanité et dans leurs intérêts. Il en naquit des haines que Broussais dédaignait et bravait, mais qui, quinze ans durant, lui ont fermé le chemin, non de la renommée, mais de toutes les positions officielles, auxquelles il ne fallut rien moins qu'une révolution politique pour le faire arriver.

Il le savait en engageant la lutte *« J'ai sacrifié, disait-il, les avantages que l'on espère ordinairement des titres de professeur et d'auteur, au plaisir de dire la vérité »*. Nous retrouvons bien là, l'orgueilleux

malouin, compatriote des Chateaubriand et des Lamennais, qui eux aussi, dans des circonstances qu'on pourrait rapprocher, ont préféré l'exil, la condamnation, la misère, à la déchéance d'humilier leur pensée.

L'enseignement particulier était alors dans tout son éclat, et Broussais ne pouvait manquer d'ouvrir un cours en particulier.

Sur les conseils de M. Duteil il s'installe dans un amphithéâtre de l'Ecole de perfectionnement de la rue du Foin, salle des plus modestes, mais où Bichat avait professé, et où dans ce même temps on entendit en médecine et sciences accessoires des hommes qui furent, plus tard, célèbres. Ce premier local étant devenu trop petit, on passa à la rue des Grès et enfin à l'Hospice de perfectionnement, rue des Cordeliers.

Le moment était bien choisi pour réformer. En médecine on constatait que la nosographie philosophique exigeait l'utilisation de l'analyse pour l'étude des maladies et ne permettait pas de se guider dans les difficultés de la clinique. C'était le solidisme que Pinel défendait à la Salpêtrière. Il avait fort à lutter contre l'Ecole de la Charité, fondée par Corvisart à idées plus compréhensibles et plus classiquement hippocratiques. Ces idées étaient solidistes, humoristes, vitalistes et répondaient à la constitution du corps formé de fluides, de solides et du principe vital. Elles s'appuyaient avec un succès remarquable sur l'anatomie pathologique.

On dit qu'à sa première leçon Broussais se présenta

tremblant devant le petit groupe d'élèves venus pour l'entendre. Cela paraît peu vraisemblable chez cet homme qu'on se représente irrésistible et fatal comme la grande marée de son pays. Il ne tarda pas en tous cas à secouer cette timidité et ses débuts firent vivement sensation dans le monde des étudiants et non moins dans le corps enseignant que bousculait le Réformateur; d'autant plus que les premiers coups furent, sans doute, les plus vigoureux et les plus vivement ressentis.

On s'étonna de tant d'audace et on aurait bien voulu en critiquant et en ironisant se débarrasser de lui. Broussais ne s'en inquiète pas et eut la consolation de voir des esprits supérieurs comme Chaussier et Marjolin professeurs à la Faculté lui envoyer des élèves.

Il suscita parmi les jeunes un réel enthousiasme et on peut se demander d'où lui venait cet heureux privilège. Ce n'était ni la beauté de sa parole, ni le charme de son éloquence. Jamais une leçon d'abondance. Il était obligé de s'aider de notes, et s'exprimait avec une certaine difficulté. De plus, les cours étaient payants. Par contre il avait toutes les qualités d'un chef de parti : une conviction profonde, des mouvements passionnés où l'on sentait le feu de l'inspiration.

Il lisait, mais à chaque instant s'interrompait pour donner libre cours à son impatience, sa colère, son ironie, ses sarcasmes. C'étaient de violentes apostrophes, des accents indignés qui débordaient son âme. Il semblait communiquer à ses auditeurs toutes les passions

qui l'agitait, sa voix puissante faisait retentir les murs de son amphithéâtre. On l'entendait du dehors.

C'était vraiment le maître qui fascine les disciples. Parfois à l'issue de ses leçons il s'arrêtait sur la place de l'Ecole de Médecine entouré d'un groupe d'élèves fanatisés. Il semblait menacer du geste cet orgueilleux édifice, apostrophant ses professeurs, tonnant contre leurs fausses doctrines, leur pourpre, leur hermine. On aurait cru voir un tribun de la science. Que fallait-il de plus pour drainer les sympathies de cette jeunesse de la Restauration qui se précipitait partout où il y avait de l'opposition.

M. Peisse a bien montré que Broussais eut pour adjuvant de son rapide élan de propagation, son caractère libéral et réformateur. Sa doctrine, il en faisait une protestation de l'esprit moderne contre l'esprit ancien ; il la mit sous la protection des idées et des passions politiques de l'époque. Elle devint ainsi une des armes par lesquelles se manifestait l'esprit de progrès et l'hostilité au passé.

Par là aussi elle se diminuait. Mais pour beaucoup, l'embrasser était faire acte de libéralisme, d'indépendance, de lumière.

Parlant de l'influence du maître, M. Peisse trace un tableau sévère. Il voit en lui non un réformateur, mais un puissant agitateur. Très fort dans la critique, il faillit en grande partie dans la construction. Son éloquence était lourde, embarrassée, confuse et triviale.

Il débitait péniblement ce qu'il savait le mieux. Et pourtant ses leçons ont attiré, captivé, enthousiasmé, exalté la jeunesse d'alors par un moyen infaillible : la passion. On lui a reproché d'avoir méconnu l'importance des détails dans l'exposition des faits et d'avoir ignoré l'art d'en déduire les conclusions pratiques. Pourtant il s'élève contre ceux qui se bornent à dessiner à grands traits les caractères généraux des maladies, laissant aux esprits de second ordre le perfectionnement des détails « Ceux qui tiennent ce langage, dit-il, « sont de fiers théoriciens. D'autres s'empressent de « les imiter. Moi je n'y trouve qu'un vain écho et j'affirme que cet écho cessera de se faire entendre quand « les médecins chercheront à vérifier les faits non dans « les livres, mais au lit des malades ».

En 1816 paraît la première édition de « *l'Examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie* ». C'était une réponse au corps enseignant d'alors, résumé de toutes les attaques antérieures, réunies en un faisceau qui devait les rendre victorieuses. Dans le public médical, elle fit une sensation inouïe « Tous les hommes qui ont voulu éclairer leurs concitoyens, disait Broussais dans la Préface, ont été cruellement persécutés et les découvertes « les plus utiles ont excité les murmures de la multitude « irréfléchie : Harvey passa pour fou quand il annonça « la découverte de la circulation ; l'inoculation fut so- « lennellement prohibée et la vaccine, malgré tous ses « bienfaits, trouve encore aujourd'hui de violents anta-

« gonistes. Je ne me flatte pas d'échapper au sort com-
« mun. Peut-être verrais-je au nombre de mes persé-
« cuteurs des hommes que j'estime et qui m'ont honoré
« de leur confiance et de leur protection. J'y serai très
« sensible ; mais je sacrifie tout au désir d'être utile...
« Je n'ai pas cru devoir adoucir ma critique par des
« éloges accordés à la célébrité ; j'aurai manqué mon
« but en inspirant trop de confiance pour des ouvrages
« qui ne sauraient être lus sans danger par ceux qui
« n'ont pas été prémunis contre les erreurs qu'ils con-
« tiennent. Je ne dis pas qu'il ne s'y trouve rien de bon,
« et je désire qu'on en profite, mais le ton d'arrogance
« de leurs auteurs et l'obstination qu'ils mettent à s'op-
« poser à la recherche de la vérité méritait qu'on les
« fit sérieusement rentrer en eux-mêmes... Mon but est
« de former des médecins d'une pratique plus heureuse
« que celle des systématiques à la mode ».

A la nouvelle doctrine Broussais donna le nom de médecine physiologique. « L'habitude de ne considérer
« que des entités et de leur rapporter les faits mêmes
« que l'observation pouvait fournir avait perverti la
« médecine à la recherche de ces entités. Elle s'arrêtait
« aux symptômes qui devaient les lui révéler et ne
« s'inquiétait pas de ce qu'ils étaient en eux-mêmes,
« ni de l'état pathologique des organes, ni des symp-
« tômes par lesquels se révélaient les lésions locales :
« ainsi il est vrai de dire que jusque là la physiologie,
« malgré l'immense éclat qu'elle avait jeté dans les
« mains de Bichat, malgré les travaux de Haller n'était

« point appliquée à la médecine. Pinel peut être considéré comme l'apogée de l'ancienne médecine et *l'essentialité des fièvres comme son testament* ». (de Montègre).

Léon Simon fait remarquer qu'il s'agissait moins de continuer à défendre une cause désormais gagnée dans l'esprit des médecins, à savoir, la non essentialité des fièvres et la théorie des phlegmasies aiguës et chroniques que de faire connaître l'irritation comme la loi générale de la vie considérée à l'état normal : santé et anormal : maladie, l'état anormal se présentant sous deux formes : excès qui donne l'inflammation ou défaut qui produit l'asthénie la première étant de beaucoup la plus fréquente.

Dès 1816 et jusqu'à sa mort, ses travaux, ses publications, ses leçons, ses cliniques sont consacrés à la défense de la doctrine physiologique.

En 1819 ses élèves publient ses leçons particulières sur les phlegmasies gastriques. En 1820 il est nommé médecin-chef et premier professeur au Val-de-Grâce en remplacement de Desgenettes passé au conseil supérieur de la guerre. La même année une ordonnance royale le désigne membre titulaire, section médecine, de l'Académie royale de médecine qui venait d'être créée.

En 1821, deuxième édition de *« l'Examen »* où l'on trouve une application de la doctrine physiologique plus étendue, plus incisive. On n'y critique pas seulement

les doctrines contemporaines ,mais les doctrines médicales de tous les temps, de tous les lieux et de tous les auteurs illustres. La médecine physiologique apparaît comme le résumé de tous les systèmes antérieurs, et le dernier mot de la science.

En 1822 il fonde *les Annales de la médecine physiologique*, où treize ans durant il va plaider pour ses conceptions médicales « Il y développe un grand talent « d'écrivain, se montrant inépuisable dans ses arguments, prompt dans ses répliques, habile en dialectique ». (Fée) En 1824 paraît le « *Catéchisme de la Médecine physiologique ou Dialogue entre un savant et un jeune médecin* » non signé, mais que le public et plus tard Mignet attribuèrent à Broussais.

On a beaucoup reproché à Broussais la vivacité et les emportements de sa polémique « Il n'y a, disait-il, de « jugement assuré, certain, que par la polémique, car « les idées les plus justes, les plus clairement exprimées « ne sont pas comprises du premier coup, ni de la même « façon par tous les hommes ; la polémique les éclaire « et malheur à qui ne comprendra point la valeur d'un « moyen aussi honnête et aussi sage ».

Si Broussais s'est laissé aller parfois à une virulence qui attestait l'ardeur de sa conviction, il ne semble pas qu'on puisse citer un trait vraiment répréhensible qui puisse faire douter de la loyauté de sa discussion et de la bonté de son cœur.

Son système n'a pu avoir qu'une existence éphémère

comme tous les systèmes, qui sont une « cristallisation » une mort à un moment donné qu'une chose vivante et par conséquent en devenir. Mais son impulsion clinique a été plus durable et porte encore ses fruits.

A ce point de vue il n'eut qu'un rival : Laënnec, le Maître de la Clinique de la Charité. Celle-ci et la Clinique du Val-de-Grâce étaient l'une à l'égard de l'autre dans un état d'hostilité ouverte. On croirait assister d'avance au drame peint dans *Les Maîtres* de M. G. Duhamel où le savant et féroce professeur Rodner s'acharne sur le modeste et non moins savant Chalgrin.

Au Val-de-Grâce, le matin, dans son amphithéâtre privé le soir, le fougueux Broussais tonnait chaque jour avec la plus grande violence contre le doux et pacifique Laënnec. Il n'avait pas de termes assez énergiques pour stigmatiser l'audace criminelle de ces médecins téméraires qui administrent à leurs malades, à des doses fabuleuses des substances dont la moindre parcelle suffit souvent pour donner la mort. Les épithètes d'empoisonneur et d'assassin étaient des « amœnitates academicae » réservées aux jours de calme relatif.

Broussais, ardent, belliqueux, s'était fait chef de parti et bon gré, mal gré avait rangé tous les faits sous les lois de sa dichotomie pathologique. Laënnec, esprit froid, positif, contenu n'avait pas voulu aller au-delà de quelques groupes de faits bien observés. Une saine et profonde érudition, peut-être même l'exemple de Broussais, lui avait montré la vanité des théories géné-

rales qu'on retrouve d'âge en âge dans l'histoire de la médecine.

Broussais était resté vitaliste en pathologie, mais nous le verrons bientôt entreprendre de matérialiser jusqu'à l'âme ou le principe des facultés intellectuelles.

Rien n'aurait pu les concilier ; mais ils se sont mal jugés et ont été injustes l'un à l'égard de l'autre.

Où était la maladie ? Etait-ce comme le voulait Laënnec dans les lésions matérielles ou, comme le voulait Broussais dans la succession des symptômes ? Il a semblé à Dubois (d'Amiens) que Broussais s'attaque à la vie, à l'exercice même des symptômes, tandis que Laënnec s'attaque à la matière ou plutôt au cadavre.

Mais ces deux hommes étaient nés pour se compléter l'un à l'autre. Ils ne l'ont pas voulu. L'un était impatient du joug, désireux de la gloire, il l'a cherché dans un système conçu à priori ; l'autre plus modeste a cherché la sienne dans un nouveau mode d'observation et cette gloire, non plus, ne lui a pas fait défaut.

Broussais, lui-même s'est incliné devant cette consécration : « Je me réjouis sincèrement que les progrès
« de la science du diagnostic soient l'œuvre d'un méde-
« cin français. Il doit lui en revenir beaucoup d'estime,
« de la part de tous ses confrères et c'est pour cette rai-
« son que je me crois obligé de relever les erreurs
« qui pourraient subsister dans la pratique, sous les
« auspices d'un nom si recommandable car le nom de

« Laënnec sera toujours honorable pour sa Patrie et
« pour la Bretagne... Ce qu'il a fait de bon sera mis
« à profit car ses erreurs tomberont dans l'oubli et nous
« n'avons pas été les derniers à faire l'éloge du sté-
« thoscope dont nous faisons un constant usage depuis
« son invention ».

Avec les années, l'enthousiasme qui avait soulevé une génération d'étudiants s'éteignit. Les critiques commencèrent. Broussais avait été fort dans la destruction, mais faible dans l'édification. Il y eut des objections, des exceptions, des remarques contre l'irritation. On doute de cet « être morbide archétique », on le trouva assimilable à une entité ontologique. Un grand nombre d'hommes modérés pensèrent que c'était perdre de vue le caractère anormal de l'état morbide que d'en faire une simple déviation quantitative de l'état physiologique, qu'il y a plusieurs causes différentes aux différentes inflammations qui ne se ressemblent que par leurs effets. Les symptômes ne sont pas la maladie en essence mais l'expression patente et visible. Dans beaucoup de cas, on ne peut trouver la localisation des affections pathologiques, ni leur point de départ. Il n'y a pas toujours de rapports constants entre l'étendue des lésions organiques et la forme et la gravité des symptômes. On n'avait pas assez distingué la lésion - cause de la lésion-effet. Il y a certainement autre chose que les lésions organiques et ce quelque chose est précisément le principe de la maladie.

L'altération incontestable des humeurs, celle de l'organe des organes, le sang étaient singulièrement négligée dans la Doctrine physiologique. Le fondateur s'était, en général, attaché à l'organisme plutôt qu'au dynamisme de l'économie animale, enfin, il avait anéanti la thérapeutique en la limitant à un petit nombre d'indications.

Cette lutte sans merci dura plusieurs années. Dès 1824, on pouvait lire dans un journal médical « Le « temps n'est pas éloigné où le nom de Broussais ne « se mêlera que rarement aux discussions de la médecine physiologique ».

Broussais très sensible à ce discrédit sentit le besoin de rétablir son influence et son prestige ; d'où résolution d'étudier l'homme, non plus au point de vue matériel mais intellectuel et moral. En 1828 il publie le « *Traité de l'irritation et de la folie* » ouvrage matérialiste qui souleva contre lui tout le monde spiritueliste.

Il tente de substituer la physiologie à la psychologie dans l'étude et l'explication des faits intellectuels et moraux. La physiologie a le droit exclusif de dicter des lois à l'idéologie car, en s'éloignant on ne donne du moral humain qu'une explication dans laquelle on personnifie des abstractions. Il ne prétend pas pourtant que la médecine en donne une meilleure explication. Il faut, au contraire abandonner la recherche des causes premières inaccessibles à l'intelligence humaine et s'en remettre pour l'application aux moralistes, législateurs, économistes.

A cette même époque Broussais devint Président de la société de Phrénologie. Après la révolution de 1830 il est nommé Professeur de Pathologie médicale et thérapeutique à la Faculté de médecine de Paris, chaire créée pour lui. En 1832 l'Académie des sciences morales et politiques lui ouvrira ses portes.

Dans le programme de la Pathologie générale on peut aborder toutes les théories, tous les systèmes, en déterminer les bases, en sonder les profondeurs. Broussais devait donc se trouver parfaitement à l'aise dans ce nouvel enseignement ; tout semblait réuni pour lui assurer de nouveaux succès ; et cependant son amphithéâtre finit par devenir désert. C'est qu'il avait accompli sa mission d'agitateur. Il n'avait plus d'opposition à faire, les obstacles étaient tombés et c'est ce qu'il ne comprit pas. Aussi son désappointement fut-il cruel.

Il voulut ressaisir cette popularité qui lui échappait. Il n'était pas né pour un paisible enseignement et n'aurait pas voulu se répéter d'année en année. Il lui fallait de brûlantes controverses, des luttes, des émotions poignantes, ce qu'il ne pouvait espérer de l'enseignement officiel de la pathologie générale. Il décida de laisser là son programme et d'aborder une matière dont le livre « *de l'Irritation et de la folie* » était l'introduction : la localisation des facultés intellectuelles.

En 1807 Paris avait vu arriver un médecin allemand d'une façon inépuisable et d'une confiance en soi dont rien n'approchait. Il s'annonçait comme le fondateur d'une nouvelle physiologie du cerveau. C'était le docteur Gall dont le système préoccupa bientôt tous les esprits. Tel fut l'enseignement que Broussais substitua tout à coup à celui de la pathologie générale.

Alors il put se croire revenu aux premiers jours de sa gloire. Une réputation populaire vint s'ajouter à sa réputation scientifique, effet inattendu d'une mode

nouvelle. On avait, d'autre part, fait courir le bruit que Broussais attaquerait les deux grands dogmes de toute société humaine : la spiritualité de l'âme et l'existence de Dieu. On promettait des doctrines incendiaires et une intervention du gouvernement. De fait, la police s'en mêla à la suite d'un bris de grille en fer.

Broussais raconte dans une lettre à de Montègre, comment il délibéra avec le Doyen pour supprimer son cours à la Faculté et le reprendre, avec un succès formidable, dans un local loué par les auditeurs. Les étudiants avaient, en effet, ouvert une souscription pour subvenir aux frais de la location. En 2 semaines 1.000 souscripteurs se présentèrent ce qui permit de payer, non seulement le loyer de la salle et celui des banquettes, mais encore de frapper une médaille offerte au Maître en témoignage d'admiration.

Michel-Lévy affirme que les travaux de Broussais sur la phrénologie provoquèrent « un mouvement d'idées salutaires, ramenant à la considération des faits organiques, contribuant aux progrès de l'anatomie et de la physiologie du cerveau, fournissant un contre-poids aux tendances éclectiques et théocratiques qui dominaient sous la Restauration. Un autre avantage fut de reporter l'esprit des jeunes médecins vers les phénomènes intellectuels et moraux, de raviver parmi eux les études philosophiques qui ne sauraient leur rester étrangères ».

Pendant les deux dernières années de sa vie, Broussais

fait encore un mémoire lu à l'Académie des sciences morales et il prépare la 2^e édition de « *l'Irritation et de la folie* » auquel il ajoute un volume entier et que la mort ne lui laissera pas le temps de publier. Son fils, Casimir Broussais, médecin également, s'en chargera.

La santé de Broussais avait été très éprouvée par l'enseignement et ses travaux. En 1829 déjà, une affection grave met ses jours en danger. En octobre 1832, il a le choléra dont il conserve des troubles intestinaux qui devaient aboutir six ans plus tard à une carcinomatose. Il fut opéré jusqu'à sept fois, en cinq mois, par Amussat. La dernière intervention eut lieu seize jours avant sa mort.

Il semble que cet homme qui avait combattu toute sa vie n'ait pu se résigner à attendre paisiblement la mort. A ce dernier acte de la vie, il avait encore une énergie à opposer à l'inexorable et fatale puissance qui l'entraînait.

Le 11 novembre 1838, il voulut aller à Vitry, dans la maison de M. Delaunay, libraire, fils du logeur chez lequel il était descendu, 40 ans plus tôt lors de son premier séjour à Paris. Il pensait que le séjour à la campagne calmerait ses atroces douleurs abdominales. Il y mourut après vingt-deux jours de constipation opiniâtre le 17 novembre 1838 à une heure moins dix du matin. Il avait 66 ans.

Levaillant et Foucart firent, trente-six heures après, l'autopsie, en présence d'Orfila, Brèschet, Amussat,

Bouillaud, Lacorbière, Casimir Broussais, Stéphanoli, Maurel, Jules Pelletan, de Montègre et Lecouteux. On conclut à une rectite chronique.

Amussat avait rédigé une relation de la maladie, suivie de réflexions sur les obstructions du rectum qu'il voulut lire à l'Académie à la séance du 27 novembre 1838. La majorité de l'Assemblée refusa d'entendre cette lecture. Amussat publia ce rapport dans la *Gazette médicale de Paris* du 7 décembre 1838.

Certains élèves avient pensé, à cause de la rapidité de la mort que le Maître s'était empoisonné pour abrégé ses souffrances. Une enquête sérieuse fut faite qui montra qu'il n'en était rien.

Les funérailles furent un triomphe. Elles eurent lieu le 21 novembre au Père-Lachaise au milieu d'un immense concours de peuple, dont le corps des officiers du Service de Santé Militaire ayant à leur tête les membres du Conseil de santé et une députation de toutes les sociétés savantes dont Broussais faisait partie. Larrey fils, Droz, Orfila et Boissy d'Anglas portaient les cordons. Les élèves de Broussais tinrent à porter eux-mêmes le corps de leur Maître à sa dernière demeure. Le cortège fit une première station rue d'Enfer, lieu de sa dernière habitation, une seconde devant l'Ecole de Médecine, puis à l'Institut où sa parole avait retenti pour la dernière fois, enfin devant la colonne Vendôme.

Au Père-Lachaise il y eut des discours. Droz parla au nom des sciences morales et politiques. Le baron

Larrey (fils) prit la parole pour les membres du Conseil de Santé des Armées, Orfila comme doyen de la Faculté de médecine, de Gasc comme médecin-chef du Val-de-Grâce.

Aussitôt on ouvrit une souscription pour faire une statue. Bra se chargea de la faire quel que soit le produit de la souscription. La statue fut placée dans la cour du Val-de-Grâce et inaugurée au milieu de nombreux discours. Le maître est assis, le pied gauche foulant les anciennes doctrines ; sur une des parois du socle on a gravé ceci, tiré de la Préface de la première édition de *l'Examen* : « Formez un tableau aussi vrai
« qu'animé du malheureux livré aux angoisses de la
« douleur, débrouillez-moi par une savante analyse
« les cris souvent confus des organes souffrants ; faites-
« moi connaître leurs influences réciproques, dirigez
« habilement mon attention vers le douloureux mobile
« du désordre universel qui frappe mes sens afin que
« j'aie y porter avec sécurité le baume consolateur
« qui doit terminer cette scène déchirante ; alors j'a-
« vouerai que vous êtes un homme de génie ».

Avant de mourir Broussais avait écrit une profession de foi destiné aux seuls amis et qui s'est trouvée publiée. Cette profession de foi se rapproche de la fameuse lettre posthume de Cabanis, mais au lieu d'être un désaveu du passé, c'est l'explication claire et franche des opinions qu'il a soutenues toute sa vie « Je sens qu'une intelligence a tout coordonné ». Il cherche à en déduire qu'elle a créé et dit qu'il ne le peut pas, car

l'expérience ne fournit pas la représentation d'une créature absolue.

Il n'y a pour lui que des molécules et des atomes que des impondérables font varier à l'infini. Mais que sont ces impondérables ? Diffèrent-ils des atomes ? Et tout ceci n'est-il pas chimère ? Il n'a que des connaissances incomplètes de son intellect et il reste avec l'idée d'une puissance coordonnatrice qu'il n'ose appeler créatrice bien qu'elle doive l'être.

Il ne sent pas le besoin de lui rendre un culte extérieur autre que d'exercer son intelligence et les sentiments supérieurs. Il croit que ce culte exige que les premiers besoins soient satisfaits et il éprouve le plus doux et le plus pur des plaisirs à aider autrui à les satisfaire, aussi bien les matériels que les intellectuels. Il applique la même sympathie aux animaux.

Il a essayé de se représenter toutes les personnifications d'une cause générale pour l'univers et d'une cause particulière pour l'homme. Il n'a pas pu vaincre la répugnance que lui a donné cet essai. Il ne craint, ni n'espère une autre vie, à laquelle il ne croit pas.

Plus loin il ajoute qu'il s'est exercé à réprimer les mouvements de colère que l'intelligence réprouve. Il est sûr que les facultés prêtées à Dieu et à l'âme ne sont qu'un cerveau agissant, sans pouvoir dire comment il agit. « Le sentiment, conclut-il ne suffit pas à prouver les faits extérieurs à toutes les intelligences parce qu'il ne démontre rien que sa propre existence. On l'a

« en soi, c'est chose sûre, puisqu'on la sent, mais on
« ne l'a que pour agir sur l'extérieur et cet extérieur
« n'est montré que par l'intelligence d'après les for-
« mules des sens. Si on croit voir un autre extérieur,
« on se trompe. On ne peut voir que celui-là. Telle est
« ma croyance ».

Cette profession de foi a fait accuser Broussais d'athéisme et de manque absolue de croyances religieuses. De Montègre et Casimir Broussais protestent. Pariset dit qu'il fut déiste et animiste.

Son caractère était grand et son cœur généreux « Je ne
« suis point haineux, a-t-il dit, quoique par instant vif
« et un peu colère ». La haine n'entraînait pas, en effet,
dans son âme. Ce sentiment n'appartient qu'aux médiocres. Vif, il l'était et même bouillant de colère, mais plutôt contre les choses que contre les hommes.

Ce n'était pas contre les personnes qu'il s'emportait mais contre les mauvais systèmes, les mauvais livres, les réputations fausses et usurpées, contre toute l'injustice humaine en un mot, et encore cette colère ne durait pas longtemps.

Ses élèves se sont montrés intolérants, impatients de toute contradiction. Lui, était confiant dans sa force, issu de tant de capitaines, « maîtres après Dieu sur leur navire ».

Comme tous les hommes qui sentent en eux quelque valeur, il s'en remettait au jugement de la postérité

« Je ne me flatte pas d'être pris pour un génie, mais un
« jour viendra que je serai jugé avec plus d'impartialité
« que je ne puis l'être aujourd'hui et ma mémoire n'en
« souffrira point ».

Sa gaiété, dans l'intimité était intarissable comme sa verve scientifique. Il était bon et sensible, aimant les animaux. Il menait une vie d'une extrême régularité, ses heures de détente étaient à table où il recevait simplement. Lui-même était d'une grande tempérance et ne buvait que de l'eau. Il n'était pas pédant et il prenait plaisir aux discussions sérieuses sans prétention.

Mignet à la tribune de l'Institut a proclamé sa bonté, sa générosité, son désintéressement sans égal. Il eut de nombreuses relations dans le monde des lettres et des arts. Il comptait parmi ses amis, les députés les plus distingués de l'ancienne opposition.

Il avait été le médecin de Benjamin Constant, de Manuel, du Général Foy et du comte de Girardin. Il ferma les yeux du Général Lamarque, il était fort lié avec Hyde de Neuville. Il eut pendant longtemps une grosse réputation dans le monde à la mode. Cependant il est mort pauvre.

Réveillé-Parise lui rend encore cet hommage qu'il a été un des écrivains les plus distingués parmi les médecins.

Tel fut Broussais. Il a accompli son métier d'homme, son métier de médecin comme il croyait devoir le faire,

comme le faisaient ces hommes d'action, si peu intellectuels, ces marins malouins, qui furent ses ancêtres. Il a tout hérité d'eux : cette franchise entière, presque brutale que rien ne peut faire taire, l'âpreté au travail, l'obstination dans l'effort, la volonté de fer au service d'une âme ardente et d'un cœur bienfaisant, cette conscience de sa valeur, si sûre qu'elle confine à l'orgueil, jusqu'au respect des traditions familiales qui fait encore l'originalité et la continuité de Saint-Malo.

Même la façon de concevoir sa doctrine, de chercher à prouver, malgré tout, cette théorie qui l'a séduit, de la soutenir jusqu'au bout parce qu'elle était controversée cet esprit de controverse lui-même, son caractère vif, emporté, puis vite calmé, sont bien des caractéristiques de la race de ce bout de Bretagne, où Broussais est né.

De nombreux jugements portés sur lui établissent la haute valeur scientifique et morale du Maître de la doctrine physiologique. Cette doctrine contient des erreurs, mais elles sont grandioses. Il n'est pas donné à tout le monde de se tromper ainsi. Le plus grand service qu'ait rendu Broussais à la médecine n'est pas d'avoir conçu et promulgué son dogme de l'irritation qui devait disparaître, mais d'avoir ruiné les systèmes de ses devanciers, besogne ingrate qu'il a accomplie pour ses contemporains faisant ainsi nette et claire la place où allaient s'édifier les constructions de l'avenir.

II^e PARTIE

LE BROUSSAISISME

Nous admettons actuellement que des causes extrêmement variées peuvent troubler le fonctionnement des organes. Il s'en suit que nous reconnaissons des natures très diverses de maladie. Nous savons aussi que toutes les causes peuvent se combiner, se juxtaposer, se succéder, que les réactions et lésions de défense des différents organes retentissent directement les unes sur les autres.

Au début du siècle dernier, l'Ecole de la Salpêtrière, fondée par Pinel et l'Ecole de la Charité fondée par Corvisart se partageaient les faveurs des médecins et des étudiants. Dans sa dissertation inaugurale, nous l'avons vu, Broussais s'était montré plus essentialiste que Pinel, s'efforçant de rattacher la fièvre hectique aux fièvres essentielles. Mais, cette exagération même devait l'amener à une conception exactement opposée. Englobant alors les deux doctrines sous un même anathème, il crut les avoir condamnées à jamais en les traitant d'ontologistes. C'est qu'elles admettaient des maladies générales essentielles et regardaient les affections locales comme une manifestation secondaire d'une cause morbide affectant l'économie tout entière : « entités chimériques, fantastiques, surannées ». Parce que leurs défenseurs avaient supposé l'existence d'autre chose que ce qui tombe immédiatement sous les sens, Broussais ne pouvait admettre qu'ils s'étaient placés en dehors de toute métaphysique. Ils avaient appelé force vitale ou nature, la puissance qui manifestait ses effets, quelle qu'elle soit, et avaient classé en différentes catégories tout ce qui semblait se manifester

différemment quelle que soit la cause primitive et essentielle.

En 1808, dans « l'histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques fondée sur de nouvelles observations de clinique et de pathologie », Broussais mit à jour sa nouvelle doctrine qu'il appela la « médecine physiologique ». Plus tard, il créa les « Annales de médecine physiologique », pour développer et propager sa doctrine. Nous la retrouvons encore dans le cours de pathologie générale qu'il fit à la Faculté de Médecine et qui a été publié.

Pour Broussais, la santé suppose l'exercice régulier des fonctions. La maladie résulte de leur irrégularité et elles sont irrégulières quand une ou plusieurs d'entre elles s'exercent avec trop ou pas assez d'énergie, qu'elles sont excitées ou déprimées. Il n'y a ni excitation, ni dépression *générale* ou uniforme de la vitalité des organes. L'excitation, car c'est toujours en fait l'excitation qu'admet Broussais, la dépression n'étant nommée que par besoin de symétrie, l'excitation donc commence constamment par un organe et se communique ensuite aux autres. L'excitation s'accompagne dans cet organe de congestion sanguine. L'irritation naît.

L'irritation est le phénomène primordial de toutes les maladies aiguës. Elle se traduit par les troubles circulatoires habituels : hyperémie, rougeur, chaleur, gonflement, douleur, en un mot l'inflammation des tissus. Elle a une évolution différente suivant le siège. Elle est

érysipélatiforme dans les membranes, phlegmoneuse dans les parenchymes. La terminaison aussi est variable : délitescence, suppuration, ulcération, gangrène.

L'irritation et l'inflammation qui en résulte peut exister dans un organe sans qu'aucun autre y participe, mais c'est rare et cela n'existe que lorsque l'irritation est peu intense. Généralement les autres organes sont excités sympathiquement par l'intermédiaire des nerfs et ils peuvent alors contracter l'irritation à un degré supérieur à celle de l'organe primitivement atteint. La maladie change alors de siège et de nom : c'est la métastase.

Les irritations intenses de tous les organes sont transmises au cœur qui précipite ses battements. La chaleur générale augmente. C'est la fièvre.

Quand l'inflammation se perpétuant devient chronique, les tissus se désorganisent et transforment leurs aspects. On voit alors apparaître le tubercule, épaissement lardacé et ramollissement caséiforme ; ou le cancer : induration squirrheuse ou dégénérescence encéphaloïde ; ou des noyaux osseux ou cartilagineux : les ostéomes et enchondromes. Ainsi la phtisie pulmonaire est une pneumonie chronique. Les manifestations tuberculeuses multiples sur un même sujet s'expliquent par ce fait que, lorsqu'un organe est chroniquement enflammé, tous les autres sont, sympathiquement, dans une disposition telle, que pour la moindre cause irritante - le froid étant l'irritation la plus fréquente de

l'appareil respiratoire - ils s'enflamment à leur tour. « L'irritation chronique amène la désorganisation lente du tissu qui en est le siège. Cette désorganisation consiste dans le développement des faisceaux lymphatiques, leur engorgement, l'extravasation des sucs gélatineux, albumineux, huileux, fibrineux. Ces fluides, en partie soustraits aux influences de la puissance chimique individuelle obéissent à des lois particulières et forment au milieu des tissus vivants des agrégats inorganiques. Les aberrations de la nutrition des organes enflammés les éloignent pour jamais de l'état normal, d'où la production de tissus plus ou moins extraordinaires : squirrhes, encéphaloïdes, mélanoses, tubercules qu'on a pris pour la cause et qui ne sont que l'effet de la maladie c'est-à-dire, une irritation plus ou moins inflammatoire ». (Phlegmasies chroniques, Tome III, page 474. Conclusions de l'ouvrage).

La plus fréquente inflammation aiguë ou chronique est celle de la muqueuse digestive. Elle a comme cause d'irritation les miasmes, inspirés ou avalés avec la salive, des atmosphères viciés par les agglomérations humaines : hôpitaux, casernes, vaisseaux, prisons, amphithéâtres de dissection. La chaleur de l'air ambiant est aussi un facteur de gastrite se compliquant dans les pays chauds d'hépatite et d'abcès du foie. Dans ces cas l'irritation se propage par voie de continuité de tissu. Dans d'autres cas la propagation est effectuée par l'intermédiaire des nerfs surtout le grand sympathique. Cela s'est appelé depuis l'action réflexe positivement

indiquée et presque nommée par Broussais « L'excitation de la matière nerveuse des surfaces de rapport est transmise à l'appareil nerveux. Du cerveau, l'irritation se transmet, se *réfléchit* par les cordons nerveux dans la trame de tous les tissus ». Les surfaces de rapport ce sont les muqueuses respiratoires et digestives toujours en rapport avec l'air et les corpuscules en suspension, avec les aliments et les boissons. De cette façon, Broussais supprime les affections générales « Toutes les fièvres dites essentielles des auteurs, se rapportent à la gastro-entérite. Ils l'ont tous méconnue quand elle est sans douleur locale et même lorsqu'il s'y trouve des douleurs gastriques, ils le regardent comme un accident ». La fièvre intermittente est une gastro-entérite périodique « L'estomac est successivement dans le même accès, d'abord très irrité et fort échauffé ; ensuite moins irrité et moins brûlant. Enfin, il cesse d'être malade et manifeste son appétence ordinaire pour les aliments ».

On peut se demander pourquoi cet estomac échauffé parcourt tout ce stade en quelques heures, alors qu'il reste sans cesse irrité dans les fièvres continues ? Pourquoi aussi, cet ensemble morbide recommence-t-il toutes les 24 ou 48 heures ? Mais Broussais ne s'arrête pas à ces détails.

Les fièvres éruptives : peste, choléra, fièvre jaune entrent de force dans le système. Le caractère contagieux de ces maladies, l'inoculabilité de certaines autres, gênent bien un peu Broussais, obligé de leur reconnaître

une certaine spécificité. Il n'en parle guère que pour en atténuer l'importance. « La peste est la seule maladie fébrile sur la contagiosité de laquelle il n'existe aucune divergence ». La fièvre jaune que Broussais appelle avec son élève Rochoux la *gastrite des Antilles*, « n'est contagieuse, si elle l'est, que dans les conditions locales qui l'ont produite : la chaleur excessive de l'atmosphère et l'humidité du sol. Mais, si les malades sont transportés au loin dans un local sec et rafraîchi, ils ne se communiqueront plus leur maladie, et jamais leurs hardes ne la pourront transmettre ». Pour le choléra « qui voyage avec les armées et frappe toujours plusieurs personnes dans la même maison » il veut bien admettre des « influences atmosphériques inconnues préparant insensiblement le corps des hommes et des animaux au choléra, cause inconnue et présumée du mal ; mais il faut en faire abstraction et ne parler que de leurs effets. Le choléra, comme la scarlatine et la variole est une inflammation du canal digestif dont on ignore la cause première ce qui importe peu d'ailleurs « le médecin physiologiste doit se borner à étudier les formes et les degrés des lésions dans les différents organes et à noter les modifications qu'il peut leur opposer. Cette étude est la seule qui soit désormais permise. Or, les miasmes varioliques - aussi bien que ceux du choléra, du typhus, de la peste etc, - exercent leur première action appréciable sur la muqueuse gastro-duodénale d'où l'iritation est portée au cœur et, par lui, réfléchie dans tout l'appareil sensitif ». La rage, autre maladie inoculable « détermine une gastro-entérite et l'inflammation se répète

dans le pharynx et le cerveau. Le délire et les convulsions sont toujours les effets sympathiques de ces phlegmasies ».

La gastro-entérite domine toute l'inflammation qui domine, elle-même, toute la pathologie « Celui qui ne sait pas diriger l'irritabilité de l'estomac ne saura jamais traiter aucune maladie. La connaissance de la gastrite est la clef de la pathologie ».

La même inflammation produit le rhumatisme, la goutte, le cancer, les tubercules, les kystes, voire les parasites « Les vers qui accompagnent les gastro-entérites aiguës étant l'effet de ces phlegmasies n'exigent pas de remède particulier et sont expulsés par la nature après la chute de l'inflammation ». Le rachitisme est, lui aussi, la conséquence d'une inflammation « Plusieurs médecins physiologistes ont arrêté l'ostéomalacie chez les enfants en appliquant des sangsues sur le poignet ou sur le pied au moment où le gonflement commence à se manifester ». Il en est de même du tétanos qui vient d'une inflammation locale transmise par voie de sympathie aux foyers viscéraux. Il n'est pas jusqu'à la syphilis elle-même qui, malgré son inoculabilité indiscutable est réduite à une série de phénomènes d'irritation. Notons en passant que Broussais ne voit dans la syphilis qu'une « irritation qui, tout comme les scrofules affecte l'extérieur du corps ». Il ignore la syphilis viscérale.

Tout au long de l'ouvrage ce sont des assertions sur

la gastro-entérite, cause première de toutes les maladies sur les inflammations viscérales chroniques, origine de toutes les lésions destructives tuberculeuses et cancéreuses, assertions bien des fois proclamées indiscutables, archidémonstrées, universellement admises par tous les médecins dignes de ce nom. Malheureusement, jamais l'ombre d'une preuve. L'auteur n'établit pas pourquoi et comment la succession et la nature des phénomènes sont bien celles qu'il indique et non autres. Il lui suffit de très peu de choses : un léger érythème, un petit peu de gonflement ou de ramollissement ou d'induration pour conclure à la gastro-entérite. Ceux qui l'ont cherché sur le cadavre sans l'avoir trouvé se font taxer de n'avoir pas su le voir ou de l'avoir nié. Et parce qu'avant d'avoir émis sa doctrine, il lui est arrivé de conclure à l'intégrité gastrique, il ajoute : « Il est très évident que, ayant l'attention fixée sur le poumon, j'ai négligé l'examen des voies gastriques ».

C'est la faiblesse de Broussais d'avoir usé de ces mesquins procédés de controverse. Il en a eu une autre c'est d'incriminer le traitement appliqué aux malades par d'autres que lui. Un point pleurétique a-t-il persisté après résolution d'une pneumonie « C'est que la phlegmasie n'a pas été vivement atténuée dès le début par les saignées locales, les cataplasmes émollients et les vésicatoires ».

On ne trouve non plus, nulle part une preuve de l'autre assertion audacieusement et infatigablement ressassée : que les tubercules et le cancer sont des transformations ultimes des phlegmasies initiales, passées à la chronicité.

La conséquence de cette pathologie est une réduction de la thérapeutique à la seule thérapeutique de l'inflammation. Il faut d'abord décongestionner les tissus irrités par des saignées générales et surtout par la pose de sangsues. En pratique, il préfère les émissions sanguines locales pour cette raison assez curieuse au point de vue physiologique que le sang artériel est plus excitant que le sang veineux et que les sangsues soustraient surtout du sang artériel. En réalité, elles absorbent le sang des capillaires qui participe autant de l'un que de l'autre.

Broussais avait eu l'idée, vraie jusqu'à un certain point, mais non dans la mesure où il l'a cru, qu'en ischémiant les téguments il décongestionnait, non seulement la peau, mais aussi les viscères du dessous.

Les applications émollientes étaient les adjuvants obligés des sangsues. Puis à une époque ultérieure de la maladie venaient les vésicatoires permanents, les cautères, les sétons, les moxas. Naturellement, les premières sangsues et les premiers cataplasmes émollients étaient appliqués à l'épigastre.

Fée nous a raconté les conséquences curieuses de l'usage sans mesure que Broussais et ses élèves faisaient des sangsues. La consommation de ces animaux devint telle qu'ont crut qu'on allait en manquer et le Docteur Sarlandière, disciple ardent du maître inventa un bdellomètre, sorte d'instrument destiné à les remplacer. En peu d'années la France fut épuisée ainsi que les

pays voisins. Bientôt, on alla les pêcher en Bohême, en Hongrie, en Turquie, en Grèce, dans toute l'Europe. En 1827, on en importa 33 millions. Les Anglais en firent une affaire commerciale. Ils allaient en chercher en Hollande, en Belgique, en Allemagne et les revendaient aux Indes et en Amérique, trois shillings pièce et même jusqu'à une guinée. Un service de chariots en poste fut organisé pour approvisionner Paris et la France. Longtemps, on vit passer à Strasbourg des voitures à claire-voie, renfermant des sacs continuellement abreuvés d'eau et remplis de millions de sangsues.

La mode vint s'en mêler et les femmes eurent des robes à la Broussais dont les garnitures simulaient des sangsues.

Paul Reis, nous révèle la prodigalité avec laquelle on usait des sangsues. Au Val-de-Grâce, on ne les comptait pas. On plaçait une poignée plus ou moins forte sur l'abdomen ou l'anus sans se préoccuper de la malpropreté du malade. On couvrait le tout d'une alèze et on ne savait pas combien avaient piqué.

De cette façon, les piqûres de sangsues évoluaient souvent vers l'érysipèle. Mais, on ne pouvait pas soupçonner l'inoculation microbienne et Broussais parle de diathèse phlogistique venant par voie sympathique de l'inflammation du tube digestif et son fils, Casimir Broussais allait jusqu'à dire « C'est que l'on n'a pas mis assez de sangsues ».

Les disciples allèrent si loin que Broussais fut obligé

de tempérer. Bien qu'il se soit toujours montré étonnamment sûr de sa terrible thérapeutique, il s'éleva plusieurs fois contre des émissions sanguines trop copieuses ou la diète trop rigoureuse. « Les phlegmasies anciennes, l'état anémique du sujet deviennent des contre-indications formelles aux soustractions sanguines. Il faudra surveiller l'application des sangsues chez les enfants, l'énergie de l'impulsion cardiaque dans le jeune âge risquant de prolonger l'hémorragie d'une peau richement irriguée ». Malgré tout, en relisant les observations prises dans sa jeunesse, il regrette d'avoir été si économe de saignées.

Broussais a eu aussi l'idée de l'utilité de la diète dans le traitement des maladies ; malheureusement, cette idée il l'a aussi poussée jusqu'à l'extrême. Une diète absolue préservera l'estomac de toute stimulation par les médicaments ou les aliments. Cette fragilité excessive de l'estomac au moindre contact d'aliments, prend dans la thérapeutique de Broussais des proportions invraisemblables. Il impute à l'usage de médicaments l'incurabilité de beaucoup de cas d'aliénation mentale. « Cette incurabilité, quelques autres pratiques, tels que les purgatifs drastiques que l'on prodiguait aux aliénés dans la théorie humorale, n'y auraient-elles pas eu beaucoup de part ? » mais ceci était destiné à diminuer le mérite de Pinel dans ses réformes relatives aux aliénés.

Broussais proscrit l'alcool, les végétaux diurétiques, astringents, narcotiques, antiscorbutiques, l'arsenic, les

préparations mercurielles parce qu'ils engendrent la gastro-entérite. Il ne peut nier le bon effet du mercure dans la syphilis mais il explique ainsi son emploi : « L'irritation syphilitique invétérée cède aux antiphlogistiques et à l'abstinence ; mais comme cette cure est pénible et longue, on préfère le mercure et les sudorifiques ». Le quinquina n'est guère plus indispensable que le mercure. Certes, il peut lui arriver de couper les fièvres intermittentes ; mais que de « méfaits cette drogue a à son passif ». En conséquence, on l'emploiera par voie rectale ou en frictions sur la peau.

Les laxatifs les plus doux, les médicaments les plus bénins ne trouvent pas grâce devant Broussais.

Son malade garde donc une abstinence absolue : de l'eau gommeuse à discrétion sera sa seule nourriture et ceci pendant un mois, un mois et demi, sans souci de sa débilité, de son inanition. C'est que cette faiblesse plus apparente que réelle est pour Broussais le résultat de l'irritation. Elle disparaît très vite et les forces renaissent avec une merveilleuse promptitude dès que l'irritation est jugulée.

Nous avons vu que Broussais instruit par une observation sur lui-même préconisait le froid dans le traitement des typhus. Un grand nombre de praticiens se sont ralliés à cette thérapeutique. De nos jours, encore, le bain froid, malgré son caractère pénible et brutal, est ordonné par plusieurs médecins qui le trouvent incomparable dans le traitement de la typhoïde.

Telle est la « médecine physiologique » que Broussais défendit vingt ans durant avec une ardeur, une opiniâtreté indomptable. « La médecine française, écrit-il se trainait à la remorque derrière toutes les médecines de l'Europe quand parut notre doctrine » ; et ailleurs, « La doctrine physiologique est éternelle comme la vérité. Il suffit qu'elle ait brillé aux yeux des hommes pour que son éclat ne puisse désormais être obscurci, même pour qu'il s'accroisse et qu'il éclaire un jour la société tout entière ».

Malheureusement, cette doctrine manque de bases. Elle nous semble une œuvre de pure imagination. Sa fortune, éphémère sans doute, mais prodigieuse est un bien curieux épisode de l'histoire de la médecine. On imagine ce qu'il a fallu à son promoteur d'éloquence convaincante et d'entraînement persuasif pour inspirer un tel enthousiasme. Non seulement les étudiants, mais bon nombre de praticiens furent entraînés par ses véhémentes polémiques, séduits par la simplicité de sa théorie et surtout de sa thérapeutique. Les « Annales de médecine physiologique » montrent l'état d'âme de ces volontaires pleins d'ardeur. Il y en a qui vont jusqu'à ajouter un chapitre à la doctrine. Un chirurgien-militaire de Strasbourg proclame la non-existence du virus vénérien. Casimir Broussais, le fils du maître, analysant l'ouvrage dans lequel le chirurgien militaire démontre son assertion, le loue d'avoir prouvé qu'on peut se passer du virus pour expliquer les maux des syphilitiques et appliquer à leur traitement la méthode antiphlogistique.

Les conséquences n'en furent pas toujours heureuses. J. A. de Kercaradec raconte qu'un jeune homme persuadé que le virus syphilitique était une chimère voulut le prouver par une expérience directe et personnelle. Il s'innocule au bras du pus d'un bubon recueilli sur la pointe d'une lancette. Un chancre se déclare. Irritation locale, pense-t-il et que les antiphlogistiques locaux auront bientôt dissipée. Au contraire, l'ulcère prend de l'accroissement et le jeune expérimentateur est bien obligé de ne plus croire à l'affectation locale, ni à l'efficacité du traitement. Il se voit voué à toutes les horreurs d'une syphilis constitutionnelle et, pour y échapper se donne la mort.

Par quel esprit de contradiction Broussais et ses disciples sont-ils restés fidèles à la vaccine ? Comment entraînait-elle dans le système ? C'est le mystère à côté du dogme. Dans la méthode antiphlogistique on vaccine préventivement et en cas de variole on fait les saignées régulières à l'épigastre suivies de cataplasmes émollients.

Les félicitations affluaient dans les Annales « Monsieur Broussais, dit le Docteur Guinée de Chablis, nous a donné des moyens d'investigation si sûrs, il a si bien exprimé le cri des organes souffrants qu'il n'est plus permis maintenant d'errer dans le diagnostic des maladies » (Ann. 1823 IV, 35) Et pourtant le Docteur Henri Folet cite le compte-rendu de quelques consultations faites par Broussais et envoyé par lui au médecin traitant. Dans la première, il s'agit d'une malade ayant

vraisemblablement une tuberculose pulmonaire ouverte du sommet droit. Broussais déclare que la malade est atteinte de pneumonie chronique du côté droit prédominant à la partie supérieure du lobe avec expectoration. Il dit même avoir ausculté la malade mais ne donne aucun détail stéthoscopique. La deuxième consultation est sans doute celle d'un mitral à crises d'asystolie. Là non plus son diagnostic d'anévrisme (pour lui, dilatation des cavités cardiaques) au dernier degré n'est appuyé d'aucun signe physique.

La troisième nous étonne encore plus car il s'agit de métrorragies de la ménopause. Il fait le diagnostic et institue le traitement, en remettant à plus tard le palper bimanuel, le toucher, l'examen au spéculum.

Dans les Annales, l'emballement pour la « doctrine physiologique » devient en quelque sorte du délire. Un médecin lyonnais Montfalcon écrit « La nouvelle doctrine est une statue colossale en bronze que veulent renverser quelques scarabées qui viennent étourdiment heurter leurs têtes fragiles à son indestructible élément » Un autre correspondant nous lisons : « Toute doctrine contraire à la vôtre est aujourd'hui repoussée par la raison et la probité ».

Broussais hume tout cet encens et y répond. Un journal anglais de médecine pronostique que la doctrine physiologique changera la face de la médecine quand la mort de l'auteur aura fait disparaître les considérations personnelles qui lui suscitent tant d'ennemis.

Broussais est ravi, et répond : « Je ne puis qu'être flatté d'un pareil pressentiment ». En revanche, il rabroue les amis trop tièdes et même les enthousiastes qui se permettent de hasarder quelques objections.

La désertion commença dans les Annales vers 1831. En 1834, Broussais fut obligé d'en cesser la publication. En dépit de cet échec, il conserve sa foi dans l'avenir de la doctrine physiologique et attribue la lenteur de son succès aux intrigues de ses ennemis. « Les vérités semées dans les treize années des Annales fructifieront, écrit-il. Les obstacles qui retiennent les progrès de la médecine physiologique disparaîtront quand elle sera mieux connue ; et la défense de faire connaissance avec elle ne durera pas toujours parce qu'elle est subordonnée à des intérêts qui cesseront nécessairement d'exister ».

« L'examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie » avait paru en 1816. En 1821 une nouvelle édition complétait la première. Cet ouvrage met bien en relief le moi romantique : débordant et dominateur de Broussais. Il s'étale volontairement ou inconsciemment à toutes les pages.

C'est d'abord un court exposé de la médecine antique : vingt pages expédient l'Ecole d'Alexandrie, vingt-deux lignes sont consacrées aux Arabes.

Dès le premier volume on est en plein XVI^e siècle, peu après on arrive au XVIII^e avec Boerhaave. Des médecins du XVII^e et du XVIII^e siècles Broussais dit : « Ils ignoraient l'histoire de l'inflammation ; ils ne connaissaient pas l'irritabilité ; ils étaient dès l'enfance imbus et saturés des principes de l'humorisme et du chimisme médical, nourris des dogmes ontologiques d'Hippocrate. Est-il surprenant qu'ils n'aient pu reconnaître que leurs obstructions ou leur cacochymie n'étaient que des phlegmasies chroniques ? Que pouvaient dire de satisfaisant sur l'action des médicaments des empiriques et des dogmatiques qui n'avaient aucune idée de l'inflammation des voies digestives et des sympathies qu'elles éveillent ».

Les jugements de Broussais sont amers ou semi-laudatifs suivant qu'on s'est plus ou moins approché de

sa thérapeutique. Hippocrate a « été frappé des signes de l'irritation des principaux organes, mais il ignorait la valeur de la plupart de ces signes, de ceux, par exemple, qui indiquent l'inflammation gastrique ».

Gallien saignait plus qu'Hippocrate mais insuffisamment et il a eu le tort de mettre des ventouses plutôt que des sangsues.

Van Helmont, antologiste émérite créateur d'entités quasi-théologiques, les « archées » principe du fonctionnement de chaque organe est appelée le « respectable van Helmont ». C'est qu'il plaçait l'archée maîtresse au pylore. Pourquoi faut-il qu'il n'ait pas craint d'exposer ces parties à l'action des stimulants les plus énergiques ?

Sydenham invente une ontologie particulière : celle des constitutions épidémiques érigées en entités.

Sa thérapeutique se rapproche de celle de Broussais, et Broussais pense que si sa vie eut été deux fois plus longue il serait peut-être arrivé à la connaissance de l'irritabilité de l'estomac « mais tel est le sort de l'humanité ». Ces grands hommes là sont ravis à la veille d'une découverte précieuse. Et que de temps ne faut-il pas pour ramener sur la scène des hommes capables de réparer de semblables pertes ».

Baglivi attribue les fièvres malignes à l'inflammation de l'estomac, mais il ne leur oppose que des boissons émollientes et pas de saignées.

Bordeu a entrevu le rôle de l'estomac : une digestion

laborieuse ne diffère pas pour lui d'un accès de fièvre ou du travail de la suppuration.

Ces jugements approbateurs se bornent à ceux que Broussais considère comme ses prédécesseurs et ses pionniers, tout en se réservant le monopole et la gloire d'avoir formulé le dogme de la médecine physiologique.

Il était moins tendre envers les auteurs dont les idées étaient contraires aux siennes.

Envers Celce d'abord qui professait que rien n'est plus redoutable que la faiblesse et ne mettait les fébricitants à la diète que durant trois jours !... Broussais pense qu'on ne peut pas le lui reprocher puisqu'il y a encore, au temps de la médecine physiologique des médecins qui recommandent d'exciter les forces languissantes dans les maladies aiguës !

Boerhaave ignorait le fait de l'irritabilité ; il ne pouvait donc conseiller que des moyens thérapeutiques impuissants.

Morgagni, était un anatomo-pathologiste « n'ayant aucune idée des modes latents d'irritation que nous nommons subinflammation ».

La thérapeutique de Brown est l'inverse de celle de Broussais quoiqu'ils aient un point de départ commun. Pour Brown les êtres vivants sont ceux susceptibles d'être excités. Il y a deux sortes de puissances incitantes qui font naître l'incitation : les agents extérieurs ou

contenus dans les cavités ou vaisseaux tels les aliments le sang... et certaines fonctions du corps comme les contractions musculaires, le travail de la pensée. Toutes les maladies viennent de l'excès ou du défaut d'incitation et elles sont sténiques ou asthéniques, ces dernières étant les plus fréquentes. Il fallait donc tonifier.

« Ses explications, écrit Broussais, sont ridicules et futiles. Il traite toute les questions d'une manière superficielle. J'ai démontré que les formes d'irritation qu'il nomme sténiques sont celles des phlegmons du tissu cellulaire et des gros parenchymes ; mais que les phlegmasies des membranes et surtout de celles de l'abdomen, les plus fréquentes, ne sauraient acquérir un haut degré d'intensité sans développer cet appareil de douleur et de prostration auquel Brown a attaché l'idée d'asthénie. Je travaille depuis vingt ans à dissiper ses funestes erreurs ».

Broussais passe enfin aux contemporains. A Pinel d'abord. Tout est faux dans la marche, les complications et le traitement des phlegmasies, des muqueuses du tube digestif, dans sa nosographie.

La pensée dominante de Broussais est une pensée de réaction contre l'anatomie pathologique et la valeur donnée à cette partie de la science dans les années qui avaient précédé. « Cette méthode d'instruction médicale, dit Broussais, est fréquemment suivie de nos jours. Le jeune élève chargé d'ouvrir et non de traiter, de constater les altérations des organes et non de les pré-

venir, commence par s'exercer à prévoir les désordres qui vont apparaître à l'ouverture de chaque malade qui s'achemine vers la mort. L'anatomie pathologique se place ainsi en premier ordre dans son esprit. La médecine s'étudie donc aujourd'hui par une méthode tout à fait opposée à celle que l'on suivait autrefois. On étudiait les groupes de symptômes et on allait ensuite les comparer avec l'état des organes lorsque la chose était possible, ce qui arrivait rarement. Aujourd'hui que toutes les études commencent par l'anatomie, on débute par remarquer les différences qui existent entre l'état normal et l'état anormal et l'on fait toutes sortes d'efforts pour soumettre les groupes des symptômes aux altérations matérielles telles qu'on les rencontre dans les cadavres, c'est-à-dire, pour trouver l'explication des symptômes dans les lésions matérielles des organes. De là, résulte un profond mépris pour les phénomènes de vitalité considérés en eux-mêmes et pour la physiologie pathologique, et le défaut de notions exactes sur la manière dont l'aberration de ces phénomènes arrive définitivement à la production des altérations organiques.

Cette manière d'observer à ses mécomptes, dont les commençants n'ont garde de se douter. Le premier est de leur fermer les yeux sur l'action des modificateurs externes et de les empêcher pendant longtemps de devenir praticiens ; c'est ce qu'il est facile d'observer dans tous les mémoires, et même dans tous les ouvrages publiés depuis Corvisart, dans le but de rectifier et de

fonder définitivement sur l'anatomie pathologique, les caractères de certaines maladies (travaux de Bayle, de Laënnec et de leur école) : préexistence des lésions aux symptômes et par conséquent subordination de ceux-ci aux lésions ; efforts multipliés pour les accorder entr'eux sans nuire à la prééminence de ces dernières, négligence de l'étude des modificateurs causatifs, négligence plus grande encore et quelquefois ignorance affectée des modificateurs exaspérants ou curatifs ; tels sont les caractères de toutes ces productions ».

Broussais a pourtant contribué à édifier ce système qu'il critique. La localisation des maladies semble être une médecine fondée sur l'anatomie, de même que leur groupement autour de la rougeur de la muqueuse gastrique ou intestinale ; avec seulement « quelques différences accidentelles dans l'intensité des phénomènes sympathiques et quelques complications portant les médecins à en établir d'essentiels dans la nature même du mal » ; et c'est seulement parce qu'il a trop généralisé que Broussais est sorti du cercle anatomique. Les autres, meilleurs observateurs avaient vu, en plus de la lésion locale et dans certaines maladies quelque chose de particulier qui devait établir des différences essentielles dans le diagnostic et le traitement. Broussais s'est rangé dans les anatomo-pathologistes le jour où il a pris pour épigraphe : « Qu'est l'observation si l'on ignore là où siège le mal ! » On doit même reconnaître avec Grasset que c'est là son plus beau titre de gloire.

Broussais attaque longuement Laënnec, il le range non parmi les médecins mais parmi les anato-pathologistes. il le trouve étroit et inconséquent, fondant toute sa pathologie et toute sa nosologie sur les détails anatomiques, admettant l'essentialité des fièvres. « Il est rare, dit Broussais, que les hommes soient, en même temps, doués de vues larges et profondes, qu'ils résument bien les faits qu'ils ont recueillis et qu'ils en extraient des idées-mères propres à faire faire de grands pas à la théorie ».

Laënnec est bon analyste et mauvais physiologiste. Il est criblé de sarcasme et d'ironie. Broussais le plaisante sur son cylindre et la prétention qu'il a de préciser le diagnostic des lésions thoraciques par l'auscultation. « Il est petit et mesquin dans ses théories comme dans ses recherches. C'est un manœuvre qui apporte les matériaux, ce n'est pas un architecte... C'est un homme opiniâtre, dominé par un petit nombre d'idées fixes et n'épargnant pas les sophismes pour les faire prévaloir ». Puis ce sont des allusions outrageantes aux opinions religieuses de Laënnec. Après sa mort en 1826, Broussais ajoutera : « Je ne veux pas troubler les mânes d'un homme qui a rendu de grands services à une science que je chéris ; mais je pense qu'il est utile au bien de cette science que l'on se fasse une idée exacte de l'esprit de justice et des qualités du cœur des ennemis de la médecine physiologique ».

Andral passe à son tour au crible du maître de la

doctrine physiologique. Il l'accuse d'avoir la funeste manie de grouper les symptômes autour des lésions comme si les lésions commençaient par naître et se développer et que peu à peu les symptômes viennent se ranger autour de ces lésions. Il s'attaque ensuite à l'humorisme et s'attache à prouver que dans les maladies les plus humorales, les solides sont altérés ou troublés dans leurs fonctions.

Louis qui a fait des travaux au sujet de la phtisie pulmonaire et de la typhoïde, n'est pas oublié. Broussais a raison de lui reprocher de ne pas parler des prescriptions du régime, des circonstances générales dans lesquelles se trouve le malade, mais il a bien tort de nier la gravité particulière de la gastro-entérite typhique et l'éruption des glandes de Peyer qui, selon lui, n'appartient en propre à aucune maladie.

On en arrive aux anato-pathologistes de l'encéphale. Broussais est d'accord avec Bouillaud et Lallemand, ses adeptes, qui reconnaissent l'irritation comme l'unique moteur de troubles encéphalitiques. Mais Rochoux, Rostan et Calmeil sont qualifiés d'ontologistes et de fatalistes parce qu'ils ont pensé que des altérations qui ne donnaient ni les mêmes résultats physiologiques, ni les mêmes produits anatomiques, ni les mêmes indications thérapeutiques étaient différentes les unes des autres.

Ce qui irrite Broussais, c'est que les anatonio-pathologistes ne s'occupent pas de surveiller le travail intérieur

moléculaire qui précède les altérations visibles et palpables, travail qu'il appelle préparatoire et qui, bien entendu, n'est autre chose que l'irritation sanguine ou non. Pour lui l'important serait de connaître le travail pour l'arrêter.

Cruveilhier avait écrit : « M. Broussais ne voit partout que l'irritation, c'est un mot aussi peu explicatif que le principe vital ». Broussais lui répond que, sans doute, il n'a pas eu le temps de se mettre au courant des progrès que la médecine physiologique a fait faire au diagnostic des maladies gastro-intestinales. C'est qu'il est plus pressé d'instruire les autres que de s'instruire lui-même.

Réponse semblable à Velpeau qu'il accuse de mauvaise foi pour avoir dit qu'il y a autre chose que l'irritation, il ne sait pas quoi au juste, dans le cancer.

Dans l'« histoire anatomique de l'inflammation » Gendrin avait consacré un livre à l'exposition des caractères des tissus non enflammés, il ne croyait pas à l'existence universelle et unique de l'inflammation dans les dégénérations organiques. Broussais s'étonne que Gendrin n'ait pas vu qu'avant les altérations dont il signale le caractère, il y avait un travail perturbateur et désorganisateur auquel toutes les altérations devaient être rapportées comme à leur source naturelle.

« Il résulte de cette discussion que le point cardinal de la doctrine des physiologistes est l'existence d'une irritation sans hyperémie, circonscrite dans les tissus

lymphatiques, lamineux, aérolaires qui altère leur exhalation, leur nutrition, y retient et y fixe la fibrine et l'albumine du sang et y produit ainsi, non seulement la matière dite squirrheuse et celle nommée encéphaloïde, mais aussi la dégénération tuberculeuse, la mélanose, les dépôts des matières dégénérées, de matières d'aspect de miel, d'apparence de suif et d'autres produits les uns consistants, les autres fluides et très souvent fluides avant qu'un surcroît d'irritation ou une inflammation se soit développé dans les tissus qui les contiennent ».

Après avoir lu l'examen de la doctrine médicale le Docteur Folet s'est demandé si cet homme qui injurie et se prend pour l'injurié n'a pas un soupçon de déséquilibre mental, des idées de grandeur et de persécution vaguement morbides. Nous voyons, en effet, en maint passage, Broussais protester contre les injustices du sort, contre l'aveuglement et l'ingratitude des hommes. Il n'était pourtant pas de ceux qui peuvent accuser la destinée. Il était comblé d'honneurs et de décorations et, à l'heure où il émettait ses récriminations, il avait la joie de constater le succès de son système et la popularité de sa personne, dont il ne pouvait prévoir l'éphémère durée.

La première ferveur tombée, les défections commencent, d'abord discrètement, la tiédeur puis le scepticisme succèdent à la foi. Broussais n'était plus le Maître qui attire une foule d'auditeurs. Pour ressaisir sa popularité il lui faut trouver quelque chose d'inédit. C'est alors qu'il fait paraître le « Traité de l'irritation et de la folie ». C'est un « ouvrage dans lequel les rapports du physique et du moral sont établis sur les bases de la médecine physiologique ».

Il s'ouvre par une partie physiologique qui contient sur la physiologie du cerveau, sur l'analogie de ses fonctions chez l'homme et chez l'animal des idées matérialistes qui nous étonnent par leur brutalité. Elles sont exposées avec beaucoup de verve.

« Parmi toutes les sottises auxquelles les philosophes sont enclins ou exposés, la plus fâcheuse et la plus fréquente, bien que la plus absurde est celle qui consiste à ériger en êtres, en entités des idées collectives, de pures abstractions. L'âme est un exemple, l'âme c'est un certain ensemble de phénomènes qui n'a plus de

réalité propre que l'archée de Paracelse ou les idées-types de Platon... L'homme s'imagine que les phénomènes intellectuels sont dirigés par un être intelligent placé dans l'intérieur de son cerveau, comme les accords d'un jeu d'orgue le sont pour un musicien soustrait au regard des spectateurs...

Les psychologues disent qu'ils perçoivent, qu'ils ont des idées et de la volonté parce qu'ils ont pour tout cela ce que n'ont pas les animaux qui, comme eux cependant, perçoivent, ont des idées et de la volonté. Cette assertion équivaut à celle-ci : que leurs perceptions, leurs idées, leur volonté, sont d'une autre nature que celles des animaux... N'y a-t-il pas contradiction à attribuer le même phénomène chez l'animal à la substance nerveuse, chez l'homme à autre chose qu'à la substance nerveuse ; à convenir qu'elle en est premier mobile chez l'un et à prétendre qu'elle n'en est que l'instrument secondaire chez l'autre... La matière nerveuse, dans un certain état, produit par son action tous les phénomènes intellectuels aussi bien chez les animaux que chez l'homme ».

Et il en revient à son leit-motiv : les médecins ont beaucoup trop restreints l'idée de l'inflammation en prenant le phlegmon comme type de ce phénomène. De la sorte, on ne pensait pas à l'inflammation chez les aliénés car il est rare de rencontrer du pus dans leur cerveau. Or, il n'est pas nécessaire que l'irritation s'élève au degré de la phlegmasie pour altérer

l'équilibre des idées. « Les congestions sanguines cérébrales, les congestions séreuses ou l'hydrocéphalie, les archnitis, les apoplexies sanguines, les cancers du cerveau, les tumeurs osseuses de la dure-mère, les acéphalocystes ou hydatides, les tubercules du cerveau, les tumeurs osseuses des parois internes du crâne, la léthargie, l'épilepsie, le ramollissement du cerveau sont les effets d'un phénomène unique : l'irritation ». Les passions trop exaltées, les travaux intellectuels poussés trop loin donnent une « érection vitale encéphalitique » qui tend à l'inflammation.

Les organes génitaux partagent avec l'estomac qui abonde également en nerfs du grand sympathique, la propriété d'exciter vivement l'encéphale.

Un autre ordre de causes physiques de la folie consiste en déplacements de l'irritation. Les organes extérieurs et surtout la peau et les muqueuses sont ceux que l'irritation abandonne le plus volontiers, pour se porter sur les viscères, et le cerveau, pour peu qu'il soit prédisposé, ne manque jamais d'être fortement attaqué. Tel est le mécanisme de toutes les folies survenant à la disparition subite des dartres, des érysipèles, des hémorroïdes, des vieux ulcères, au moment de la rétrocession de la goutte et du rhumatisme .

Puisque la folie est une irritation nous avons pour la combattre les sédatifs et les révulsifs. La saignée, surtout l'application de sangsues sera le remède de choix. Mises 3, 4 ou 5 jours consécutifs elles guérissent

la folie commençante, comme elles le font pour une péripneumonie ou une gastro-entérite à leur début. « L'identité est parfaite sous le rapport principal : celui de l'irritation c'est-à-dire que, dans les deux cas, la saignée suffit pour guérir la maladie, tant qu'elle suffit pour guérir l'inflammation ». On y ajoute, comme bien l'on pense l'abstinence, les boissons émollientes, l'application du froid.

Lors de sa parution le « Traité de l'Irritation et de la folie » scandalisa par ses vues philosophiques et physiologiques. Elles semblèrent le comble de la hardiesse et furent considérées comme le manifeste d'un matérialisme militant, voire agressif. M. de Broglie en fit une réfutation en règle intitulée « de l'existence de l'âme ».

Mais par une conséquence contradictoire et imprévue, cet ouvrage fit, en 1832, entrer son auteur à l'Institut, section des sciences morales et politiques.

Sur la fin de sa vie et pour donner un regain d'intérêt à son cours de pathologie générale qui intéressait peu, Broussais se lança dans la Phrénologie : Il n'y voyait « rien moins que la morale religieuse et la morale de la raison toutes formulées ».

¹⁴ Dans une lettre écrite à de Montègre, Broussais explique quelles seront ses recherches « Ce que nous avons à chercher, c'est la direction des fibres blanches de l'encéphale, partout, mais principalement à la base où doivent confluer celles du cerveau, celles du cervelet et celles de la moelle. Comme il y a des nerfs de sentiment

et des nerfs de mouvement parmi les cérébraux, il est nécessaire de vérifier si les racines de ces nerfs puisent de la substance blanche dans les bandelettes correspondant au sentiment ou au mouvement suivant celles de ces facultés à laquelle ils président. Comme certains nerfs président aux deux facultés, il faut vérifier s'ils ont une double origine l'une de la substance blanche du sentiment et l'autre celle du mouvement, car on présume que ces deux substances peuvent marcher parallèlement ou tressées ensemble dans le même névrilène, dans les nerfs cérébraux, sans doute chacune, ayant une enveloppe différente ».

Les généralités psychologiques et physiologiques sur l'existence du moi, et les localisations cérébrales du début sont visibles. Il y a des aperçus qui nous égayent.

L'habitativité ou tendance des animaux à séjourner en tels ou tels lieux est localisée à la partie postérieure du cerveau parce que le crâne de Schalabrendorf, inventeur du procédé stéréotypique de l'imprimerie présente un développement énorme de cette partie or, cet homme fut persécuté de différentes manières dans son pays, mais l'extrême amour qu'il avait pour lui ne lui permit jamais de le quitter.

L'alimentativité, c'est-à-dire le choix des aliments et la gourmandise a son siège dans la posse zygomatique très marquée dans le crâne de Brillat-Savarin.

La vénération siège à la réunion des angles frontaux et pariétaux très développés chez le chien, l'éléphant,

le cheval respectueux de leur maître ; très développés également chez Walter Scott « dont les poésies ont une teinte de vénération ».

La constructivité ou bosse des architectes est à la partie inféro-externe de l'os frontal, très marquée chez les animaux constructeurs de nids : blaireau, hirondelle, castor, également chez M. Brunel, constructeur du tunnel sous la Tamise et chez Carême, cuisinier de génie qui avait de grandes dispositions pour le dessin et la symétrie des services de table.

En phrénologie, Broussais avoue n'avoir pas pu résoudre toutes les difficultés. Il y a des cas qui ne peuvent pas entrer dans les classifications qu'il a faites. « Croiriez-vous, par exemple, déclarait-il, que le général Dejean, le plus doux des hommes a une bosse du meurtre très prononcée ». Mais quelles sont les lois qui n'ont pas d'exceptions et n'a-t-on pas coutume de dire que, celles-là même vérifient la loi.

CONCLUSIONS

I. — Broussais est une personnalité originale de la Médecine au début du XIX^e siècle. De son temps, il a eu une influence considérable, moins d'ailleurs par la solidité de sa doctrine que par la vigueur de son talent.

II. — Broussais a prétendu édifier une médecine physiologique qu'il a proclamé scientifiquement triomphante et qu'il a, tant de fois regretté de voir dédaignée, dénigrée, repoussée par les hautes personnalités de la médecine officielle. Il faut reconnaître, cependant, avec Grasset, qu'il a su donner une impulsion aux études anatomo-pathologiques.

III. — Il y a, dans la vie de Broussais, un curieux exemple d'entraînement des foules. Non pas des masses populaires ignorantes et impressionnables mais d'un groupe instruit habitué à la critique. Les procédés sont les mêmes. L'illusion de croire démontré ce qu'on a imaginé comme vrai ; l'importance colossale attachée à tout ce qu'on écrit ; l'affirmation tranchante et solennelle ; l'hostilité âpre, implacable, injuste contre les

adversaires et ceux qui n'admirent pas les yeux fermés ; en revanche, l'approbation laudative systématique accordée aux amis. Tout cela servi par une parole vibrante, vive à l'attaque, prompte à la riposte ; enfin la profonde inconscience du ridicule de dire sans vergogne « Je suis un grand génie. J'ai révélé au monde des vérités scientifiques merveilleuses ; mes contradicteurs sont des sots, des intrigants ou des jaloux qui conspirent contre moi et mon œuvre ».

En résumé un grain de mégalomanie agrémentée d'une pointe de manie de persécution chez un homme éloquent et autoritaire. Et ceci suffit pour entraîner les foules.

Malheureusement un tel enthousiasme ne peut pas être durable. Il ne survit pas à son auteur.

Vu : Le Doyen,
TIFFENEAU

Vu, Le Président de Thèse,
L. TANON

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

Archives de l'Amirauté.

Archives générales de médecine Paris 1839. Tome VI
pages 510-516.

Archives municipales de Pleurtuit.

Archives municipales de Saint-Malo.

Archives de l'état-civil de Saint-Servan.

BAGUEIRA LEAL (J). - La mémoire de Broussais. Bruxelles 1902. XII 122-124.

Biographie nouvelles des contemporains ou dictionnaire historique et raisonné de tous les hommes qui depuis la révolution française ont acquis de la célébrité, etc... Paris 1821. T. III, p. 521.

BROUSSAIS. - Recherches sur la fièvre actique considérée comme dépendante d'une lésion d'action des différents systèmes sans vice organique. Paris, an XI 1803.

BROUSSAIS. - Examen de la doctrine médicale généralement adoptée et des systèmes modernes de nosologie, etc. Paris Méquignon-Marvis 1816.

Histoire des phlegmasies ou inflammations chroniques, fondées sur de nouvelles observations de clinique et d'anatomie pathologique .Paris Gabon et Crochard. 1816.

Examen des doctrines médicales et des systèmes de nosologie. Paris Méquignon-Marvis. 1821.

De l'irritation et de la folie. Bruxelles 1828.

Annales de médecine physiologique. Paris 1822-1834.

Le Choléra - morbus épidémique observé et traité selon la médecine physiologique. Paris Mlle Delaunay. 1832.

Traité de physiologie appliquée à la pathologie. Paris. J. B. Baillière. 1834.

Cours de pathologie et de thérapeutique générales, professé à la Faculté de Médecine de Paris, rédigé par P.M Gaubert et revu par l'auteur. Paris. J. B. Baillière. 1834-1835.

BROUSSAIS. - Cours de phrénologie. Paris. J. B. Baillière.
1836.

Le catéchisme de la médecine physiologique ou dialogue entre un savant et un jeune médecin. Paris. 1824.

BUSQUET (Dr). - Biographies médicales 1927 2 fascicules.

CHATEAUBRIAND. - Mémoires d'Outre-tombe. Emmanuel Vitré. Paris.

Courrier d'Epidaure. Paris 1937. N^{os} 2 à 10. (P. Bernard)

DUBOIS (d'Amiens). - Eloges lus dans les séances publiques de l'Académie de Médecine. 1845-1863.

FÉE. - Souvenirs de la Guerre d'Espagne - Berger-Levrault. 1856. pages 101, 106, 308.

FIESSENGER (Dr Ch.) d'Oyonnax. - Thérapeuthique des vieux maîtres. Paris, Société d'éditions scientifiques. 1897, p. 309 et suivantes.

FOLET (Dr H.) - Bulletin de la Société d'Histoire de la médecine. Paris 1906 - V - 239 à 314.

France Médicale. - Paris 1907 - L IV - 137, 157, 217, 237.

Paris 1855 - II - 339, 371.

Paris 1856 - III - 9, 17, 25. (F. Roubaud).

GOURAUD (Henri). - Journal des connaissances médico-chirurgicales. Mai 1834.

GRASSET (Dr). - Idées médicales. Paris, Plon, 1911.

HERVOT (Dr). - La médecine et les médecins à Saint-Malo. 1500-1820. Rennes, Librairie Plihon et Hommay, 1906.

KERCARADEC (J. A. de). - Biographies Bretonnes .Levot 2 volumes. Paris 1852.

LECÈNE (Dr Paul). - L'évolution de la Chirurgie, p. 218.

MALJEAN. - Chronique médicale de Paris 1927. p. 34, 99, 131.

MIQUEL (Antoine) .- Lettre à un médecin de province. Paris, 1826.

MONTÈGRE (H.de). - Notice historique sur la vie, les travaux, les opinions médicales et philosophiques de Broussais. Ballière, 1839.

PINEL (Dr Phlippe). - Nosographie philosophique.

Progrès médical. - Supplément illustré N° 4. 1938.

RÉIS (Paul). - Etude sur Broussais et sur son œuvre. Paris, 1869.

REVEILLÉ (Parise). - Gazette des hôpitaux. Paris 1839.
VII. 353, 363.

Rôle de la capitation de la vile de Saint-Malo pour
MM. les habitants, leurs veuves, enfants et domes-
tiques imposés en l'année 1783.

SIMON (Léon). - Dictionnaire de la conversation et de la
lecture VII. 537. Paris, Belin-Mandar.

WAHL. - Broussais, essais sur les causes de la chute de
son système. - Bulletin de la société médicale de
l'Yonne. 1910. Auxerre, 1911. L I. 58, 64.

